
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01477199 2

ŒUVRES CHOISIES

DE

J. DORAT

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

1694nz

ŒUVRES CHOISIES

DE

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR



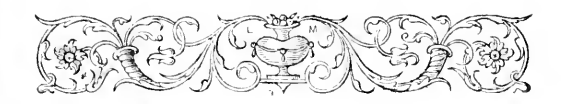
262294
15 · 12 · 31

PARIS

Rue de Lille, 7

—

M DCCC LXXXVIII



DORAT

I

Il vous est arrivé plus d'une fois de regarder avec admiration une fine miniature, ou un poétique pastel, pâli par les années; en contemplant la gracieuse figure d'une jeune fille, couronnée de roses, ou d'une femme élégante, poudrée, décolletée, souriante,

Mouche à la joue, et l'éventail en main,

vous avez songé, avec un vague sentiment de regret, aux avrils disparus, aux grâces envolées, aux « flammes » éteintes, aux franches gaietés d'autrefois, si séduisantes et si éphémères!

Cette charmante femme, dont Baudouin, ou Latour, a reproduit les traits délicats, vous ne l'aviez jamais vue, ni à la promenade, ni au bal, mais qu'importe? elle vous intéresse, elle vous attire, — elle

évoque, en votre cœur ému soudain, les douces heures de la jeunesse! Combien son clair regard est brillant encore! combien son malicieux sourire est printanier!

Elle a éprouvé les enivrantes illusions du matin de la vie, cette adorable femme que vous ne pouvez vous lasser de regarder; elle a espéré, elle a chanté, elle a ri, d'un beau rire argentin (hélas! elle a pleuré aussi); elle a aimé sans doute, elle a eu des poètes « attachés à son char », et heureux de la célébrer en petits vers harmonieux et légers. Parny, Bonnard et Bertin l'ont peut-être connue; peut-être Dorat lui a-t-il offert galamment un exemplaire des Baisers... *Eh bien! puisque nous ne pouvons faire revivre cette radieuse beauté, naguère admirée et choyée, du moins, il faudrait remettre en lumière les spirituels rondeaux, les stances mélancoliques, les fines épigrammes, les bouquets à Chloris, les sonnets amoureux, les triolets badins, les quatrains improvisés, les chansons un peu lestes, les « plaintives » élégies, les madrigaux parfumés, les familières épîtres, les fraîches odelettes, les ballades originales, qui ravissaient, jadis, la vaporeuse duchesse et la bourgeoise appétissante, et même, à l'occasion, Dieu merci! le duc et le marquis, le grave magistrat et le pimpant abbé de cour, le joyeux clerc railleur et le tabellion obèse du « bon vieux temps ». Ces jolis vers, dits le matin dans les ruelles, répétés la nuit dans les friands soupers, ne méritaient certes pas tous de vivre, —*

mais il en est beaucoup qui n'auraient pas dû mourir.

Et quelle charmante anthologie on ferait avec ces pauvres oubliés! Nous n'avons point la prétention, assurément, de les ressusciter tous; qu'on nous permette seulement d'effleurer le sujet aujourd'hui, en publiant un choix des poésies de Claude-Joseph Dorat.

Incontestablement, le XVIIIe siècle est le plus riche en versiculets tendres ou gais, ironiques ou galants; à cette époque, l'esprit courait les ruelles; à présent on assure qu'il court les rues. Est-ce bien certain? En tout cas, l'esprit aimable, élégant, n'est plus aussi à la mode qu'au temps jadis. Autrefois, la frivolité gracieuse jouait sans doute un trop grand rôle... Quoi qu'il en soit, les petits vers plaisaient alors; à faible dose, ils plairont peut-être encore aujourd'hui. Lisez, par exemple, ce madrigal à Délie. *N'est-il point délicat et réussi à souhait?*

Le joli diable ailé, dont l'homme a fait un dieu,
Lisait un jour ces fantaisies;
En voyant défiler mes Iris, mes Sylvies :
« Ces petits vers, dit-il, mourront tous avant peu. »
Mais ton portrait le frappe, et son œil étincelle :
« Bien t'en a pris de peindre cette belle! »
S'écria-t-il, de plaisir transporté;
Puis il prend le livret, il l'attache à son aile,
Et les voilà partis pour l'immortalité.

Le chevalier Dorat, qui écrivit cette pièce à propos

de son volume intitulé : MES FANTAISIES, *disait volontiers de lui-même :*

Ce pauvre globe est ballotté
Entre l'amour et la folie :
Sentir l'un est ma volupté,
Rire avec l'autre est mon génie.

Le quatrain que voici fut gravé au bas de son portrait :

Peintre heureux des plaisirs, sa verve est dans son cœur ;
Il vole en se jouant au temple de Mémoire :
Les Grâces et Thalie ont le soin de sa gloire,
L'Amour et l'Amitié celui de son bonheur.

Certes, l'éloge est des plus flatteurs ! Mais, hélas ! (toute médaille a son revers) en janvier 1780, une malicieuse épitaphe *paraissait dans la* CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE *du baron de Grimm, trois mois environ avant la mort du poète :*

De nos papillons enchanteurs
Émule trop fidèle,
Il caressa toutes les fleurs,
Excepté l'immortelle.

Neuf ans plus tard (mai 1789), Grimm, toujours hostile au pauvre « papillon », enregistrait avec empressement cette boutade contre l'auteur du MOIS DE MAI :

Il eut des mots, des riens charmans,
Il fut léger, doux, presque tendre ;
Je crains seulement dans vingt ans
Qu'on ait de la peine à l'entendre.

Ces quelques quatrains résument la destinée de Dorat. Il fut trop loué pendant sa vie, en dépit de ses ennemis assez nombreux, et trop dédaigné aussitôt après sa mort!

II

Le poète des Baisers, *fils d'un conseiller du roi, auditeur des Comptes, et de Jeanne Fournel de la Roche, fille d'un avocat au Parlement, naquit à Paris, quai Malaquais, le 31 décembre 1734* [1]. *Fort jeune, quand il perdit son père et sa mère, Dorat passa un an dans la première compagnie des mousquetaires du Roi (1757-1758); il est probable qu'il serait resté fidèle à l'état militaire, si une vieille tante, extrêmement pieuse, ne l'avait supplié de renoncer à cette brillante carrière, dans sa pensée la plus dangereuse de toutes, parce qu'elle exposait à de fréquentes tentations. Il céda, non sans regret, à de si vives instances, qui, au fond, ressemblaient beaucoup, d'ailleurs, à des injonctions, et, pour se consoler, il composa une tragédie détestable intitulée :* Zulica, *sifflée à outrance le 7 janvier 1760, quoique le vieux Crébillon l'eût déclarée excellente.*

---

1. Il laissait croire volontiers qu'il descendait du célèbre Jean Dorat, l'un des poètes de la Pléiade (mort, fort âgé, le 1er novembre 1588), mais rien n'est moins prouvé.

Cet échec ne décourageant point notre auteur, Théagène et Chariclée *virent le jour, — ou, plus exactement, les feux de la rampe, — le 2 mars 1763. Nouvelle chute*[1]*, qui transforma soudain le chevalier Dorat en poète léger. Les fables, les épîtres amoureuses, les contes badins, se succédèrent, et ce bagage gracieux fut, en somme, accueilli à merveille.*

Voltaire écrivait de Ferney, à son ami Thieriot, le 4 octobre 1765 :

... J'ai ici un jeune dragon, nommé M. de Pezay, qui fait des vers tout pleins d'esprit et d'images. Il m'en a apporté de son ami M. Dorat, avec qui il loge à Paris; ce M. Dorat en fait aussi de charmants : cela ragaillardit ma vieillesse...

Le rimeur galant était toujours prêt. Il offrait des

---

1. « ... En général, mauvais choix, mauvais plan..., échafaudage pitoyable. La versification mérite des éloges...

« A tant de défauts l'auteur avait joint la maladresse de choisir pour son héroïne Mlle Dubois, très jolie créature, mais actrice peu faite pour soutenir une pièce. Mlle Clairon, peu jalouse des talents de cette audacieuse, mais beaucoup de sa figure, avait formé un très grand parti pour la faire siffler. Il n'en était pas besoin; l'actrice, la pièce et l'auteur ont éprouvé une chute commune. On prétend que M. Dorat, plus curieux de couronner son front de myrtes que de lauriers, étant devenu amoureux de l'héroïne, avait sacrifié sa gloire à son plaisir. Heureusement il n'a pas sacrifié grand'chose. »

Bachaumont. — *Mémoires secrets* (2 mars 1763).

vers à ses maîtresses (quoi de plus naturel!); il en dédiait aussi à ses maîtresses imaginaires, — et celles-ci étaient fort nombreuses. Les épîtres et les odes pleuvaient; le monde frivole et élégant, dans lequel vivait Dorat, applaudissait à cette verve intarissable, à cet esprit un peu maniéré, mais attrayant néanmoins, et non dépourvu d'originalité. — Maintenant, personne ne lit plus ces aimables badinages.

*On a beaucoup reproché à l'auteur d'*ALPHONSE *le luxe de ses éditions. Il est certain qu'Eisen et Marillier travaillèrent souvent pour lui, mais nul ne songerait aujourd'hui à s'en plaindre! Les* BAISERS, *par exemple, qui se vendaient un louis en 1770, coûtent à présent, quand il s'en rencontre, par grand hasard, un exemplaire dans une vente, de 1,000 à 1,500 fr., suivant l'état de conservation et la reliure. Quelques-uns, tout à fait exceptionnels, il est vrai, ont même dépassé 2,000 francs.*

Soyons juste! en s'adressant, pour l'illustration de ses livres, aux meilleurs artistes de l'époque, Dorat, tant raillé par des confrères envieux, prouvait éloquemment la supériorité de son goût artistique. Peut-être se glissait-il un grain de vanité dans cette façon d'agir; mais, enfin, les amateurs profitent aujourd'hui des folies du chevalier.

A propos des HÉROÏDES *de Dorat, qui nous pa-*

raissent en général dénuées d'intérêt, Grimm écrivait ironiquement, en janvier 1766, *dans sa célèbre* CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE :

« *... M. Dorat nous promet de ne nous plus donner rien d'héroïque. Il conçoit que nous pouvons en avoir assez, et il vaut mieux le sentir tard que jamais. Toutes ces petites productions sont ornées d'estampes et de vignettes en taille-douce. M. l'abbé de Galiani disait un jour que* ce poète se sauve du naufrage de planche en planche. *Cette plaisanterie donna lieu à l'épigramme suivante, que M. Dorat a la bonne foi de rapporter lui-même, car M. Dorat n'a point de fiel, et entend raillerie :*

Lorsque j'admire ces estampes,
Ces vignettes, ces culs-de-lampes,
Je crois voir en toi, pauvre auteur
(Pardonne à mon humeur trop franche),
Un malheureux navigateur
Qui se sauve de planche en planche. »

Du reste, les épigrammes plus ou moins acérées harcelaient le poète. Bachaumont, dans ses MÉMOIRES SECRETS, *en publie une assez méchante* (8 *décembre* 1767) :

Bon Dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté !
Bon Dieu ! qu'il est pesant dans sa légèreté !
Que ses petits écrits ont de longues préfaces !
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces :
Que l'encens qu'il prodigue est plat et sans odeur !

C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître ;
Mais, si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse ou son lecteur !

Quelques jours plus tard (le 13 décembre), Dorat répondait, sans amertume et avec esprit, persuadé que l'attaque anonyme venait de Voltaire, qui lui savait mauvais gré de l'avoir critiqué (on attribuait aussi à La Harpe les vers dont il s'agit) :

Grâce, grâce, mon cher censeur !
Je m'exécute, et livre à ta main vengeresse
Mes vers, ma prose et mon brevet d'auteur.
Je puis fort bien vivre heureux sans lecteur ;
Mais, par pitié, laisse-moi ma maîtresse.
Laisse en paix les amours, épargne au moins les miens !
Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
Tes agréments ; mais chacun a les siens.
On peut s'arranger dans la vie :
Si de mes vers Églé s'ennuie,
Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

Et cette vive riposte valait à Dorat des applaudissements presque unanimes, — tout à fait mérités, on en conviendra !

Lorsque parurent les Baisers, *en mai 1770, le terrible baron de Grimm revint à la charge, avec entrain, c'est-à-dire d'un ton plus mordant que jamais :*

« ... M. Dorat vient de nous donner pour notre printemps un ouvrage tout printanier...; vous verrez

que le dessinateur (Charles Eisen) emporte au moins les trois quarts de la gloire, revenant net de cette magnifique brochure. Ajoutez que le poète voudrait nous vendre ses baisers un louis, si nous étions tentés d'acheter si cher un repentir... On peut dire qu'il n'y a point de fille d'Opéra qui vende ses baisers aussi cher que M. Dorat : aussi ces demoiselles trouvent-elles le débit de leur marchandise, et M. Dorat pourrait bien garder la sienne. Ses BAISERS *sont une imitation libre de ceux de Jean Second, poète latin du XVIe siècle, plein de grâces et de volupté, né à La Haye, et enlevé par la mort à la fleur de son âge* [1]*... Le poème du* MOIS DE MAI *(publié dans le même volume) est proprement une lutte contre les* SAISONS *de M. de Saint-Lambert. M. Dorat a voulu essayer ce genre pour prouver qu'il ne lui était pas impossible de mériter une place à côté du chantre des* SAISONS. *M. Diderot n'a pas trouvé à ce chantre*

1. En effet, Dorat ne traduisit pas les dix-neuf « *Baisers* » en vers latins de Jean Second; il s'inspira seulement de l'œuvre de prédilection du ravissant poète, — qui fut, en outre, jurisconsulte, orateur, peintre et sculpteur (né à La Haye, le 14 novembre 1511, et mort à Tournay, le 8 octobre 1536). L'un des vingt « *Baisers* » de Dorat (le treizième) est imité de Catulle.

M. Victor Develay a traduit en prose les principaux ouvrages de Jean Second, avec beaucoup d'exactitude et de charme (4 vol. in-32, publiés par la Librairie des Bibliophiles).

A. P.

assez d'habitude de la vie champêtre; jugez ce qu'il aurait dit du ramage de M. Dorat : ce n'est ni dans les coulisses des spectacles, ni dans les soupers de Paris, qu'on apprend à faire des géorgiques... »

A coup sûr, il y a plus d'esprit que de passion dans les Baisers, *mais le violent réquisitoire, dont nous donnons quelques passages seulement, prouve surtout que Grimm n'aimait pas les gravures, et qu'il haïssait Dorat. Ce poète, ayant eu des relations cordiales et suivies avec Fréron, qui le traitait favorablement dans son* Année littéraire, *fut, pour ce motif, détesté de tous les encyclopédistes et de leurs amis. Ils s'opposèrent à son entrée à l'Académie, et dirent, à l'envi, du mal de lui et de ses ouvrages, en toute occasion. Grimm, La Harpe, Rulhière et Lebrun*-Pindare *se montrèrent particulièrement impitoyables. Il faut déclarer, cependant, qu'à plusieurs reprises, malgré sa nature acerbe et son antipathie pour Dorat, l'auteur de la* Correspondance littéraire *lui a reconnu un véritable talent.*

III

Les Œuvres complètes *de Dorat, en vers et en prose, forment vingt volumes in-8o* (1764-1780). *Il serait fastidieux d'analyser une telle quantité de productions, mortes, pour la plupart, depuis un siècle.*

Disons donc, tout simplement, que notre poète, vraiment trop infatigable, eut le tort grave d'affronter de nouveau « le parterre ».

S'il s'était occupé seulement d'ouvrages courts, gracieux et légers, et s'il avait pris le temps de soigner davantage ses épîtres et ses poèmes, il aurait eu plus de chances de vivre, en dépit de son afféterie un peu fatigante.

La tragédie et la comédie ont perdu Dorat! RÉGULUS (1773), LA FEINTE PAR AMOUR (1773), ADÉLAÏDE DE HONGRIE (1774), LE CÉLIBATAIRE (1775), LE MALHEUREUX IMAGINAIRE (1776), LE CHEVALIER FRANÇAIS A TURIN *et* LE CHEVALIER FRANÇAIS A LONDRES (1778), ROSÉIDE (1779), PIERRE LE GRAND (1779; *c'est* ZULICA, *remaniée de fond en comble*), *etc., autant de pièces plus ou moins sifflées. Ces tragédies sans grandeur et sans émotion, ces comédies sans caractères et sans gaieté, méritaient, hélas! le triste sort qu'elles ont subi. — Il y a pourtant quelques jolies scènes dans* LE CÉLIBATAIRE *et dans* LA FEINTE PAR AMOUR, *qui obtinrent un demi-succès. On jouait ce dernier ouvrage au mois d'août 1773, en même temps que* RÉGULUS, *et pour finir le spectacle. Reproduisons, à ce propos, une épigramme plus malicieuse que juste :*

Dorat, qui veut tout effleurer,
A prétendu, par un double délire,
Nous forcer à pleurer et rire :
Il nous a fait rire et pleurer.

Le poème de la DÉCLAMATION THÉATRALE, *en quatre chants (publié d'abord en un seul), reçut un bon accueil, mais malheureusement l'auteur, trop fécond, y fit des additions nombreuses, au lieu de se borner à des retouches.* — LES TOURTERELLES DE ZELMIS *(poème en trois chants, paru en décembre* 1765, *avec un grand luxe de gravures) ont été inspirées par* VER-VERT, *et lui sont très inférieures, quoique non dépourvues d'élégance et même de charme.*

Plusieurs des HÉROÏDES *du chevalier ont eu des partisans. Ce genre faux est abandonné complètement; personne ne songera à le regretter. — Les* FABLES *de Dorat, que Marillier a illustrées avec tant de goût, semblent assez fades. Quelques-unes, néanmoins, sont réussies. Nous en donnons huit, la vraie fleur du panier. — Ses* CONTES : LES CERISES, COMBABUS, LES DÉVIRGINEURS, LES MÉPRISES, etc., *renferment des détails extrêmement légers.* ALPHONSE, *le moins scabreux, est le plus amusant, et celui, d'ailleurs, qui a contribué davantage à la réputation du poète. On le trouvera presque au commencement de ce petit volume d'œuvres variées, choisies par nous, avec le plus grand soin, dans les vingt gros tomes qui composent l'encombrant bagage, poudreux et suranné, de notre auteur. Les fleurs mal venues, ou trop fanées, sont exclues de ce bouquet. Puissent les lecteurs lui trouver quelque parfum!*

Joseph Dorat, dont le patrimoine fut évalué à dix mille francs de rente, mourut en laissant des dettes considérables. On assure qu'il paya souvent des spectateurs pour applaudir ses mauvaises pièces, et que les vignettes de ses livres coûtèrent beaucoup d'argent, non seulement à ses éditeurs, mais encore à lui-même. Quoi qu'il en soit, le rimeur, tant fêté à une certaine époque, était dans la détresse lorsqu'il succomba le 29 *avril* 1780. — *Il avait dirigé, sans profit aucun, le* JOURNAL DES DAMES, *pendant une année* (1777-1778)[1]. — *Deux de ses maîtresses, Mme la comtesse Fanny de Beauharnais, aimable femme, mais écrivain d'un mince talent, dont il fut le collaborateur anonyme, et Mlle Alexandrine Fanier, de la Comédie-Française, lui donnèrent des soins assidus, et même des secours pécuniaires, dans cette profonde misère qui hâta sa fin. Beaumarchais lui rendit service également.*

Le matin de sa mort, le pauvre chevalier se fit coiffer et habiller, comme s'il avait dû partir pour rendre une visite de cérémonie; le curé de Saint-Sulpice étant venu le voir, le malade l'accueillit avec

---

1. Presque tous les opuscules publiés par Dorat, sous ce titre : *Coup d'œil sur la littérature*, parurent d'abord dans le *Journal des Dames*. Ce sont des contes en prose, des lettres amoureuses et de courtes études littéraires et philosophiques. Tout cela est dénué d'intérêt; Dorat prosateur mérite l'oubli le plus complet.

courtoisie (il aima toujours passionnément la politesse), mais sans vouloir se confesser.

L'ami intime et fidèle du marquis de Pezay et de Colardeau a fait école. Les œuvres des disciples sont oubliées comme celles du maître. Pourtant, il faut nommer, parmi les successeurs du poète des BAISERS, *Demoustier, qui avait vingt ans lorsque Joseph Dorat s'éteignit. Les* LETTRES A ÉMILIE *se lisent encore avec plaisir. — Mauvais versificateur et homme méprisable, Dorat-Cubières est à peine connu de nom aujourd'hui. Ne cherchons pas à le faire revivre !*

IV

Nous croyons intéressant de reproduire, dans cette étude sincère, le profil assez ressemblant du chevalier Dorat, extrait d'une satire contre toute la littérature du temps, dédiée par le caustique Robbé à M. le comte de Bissi (mai 1776) :

Léger poète, il est fort à ma guise.
Trop faiblement maniant le burin,
Son Apollon n'est pas double de rein ;
Mais dans ses vers Dorat retient captives
En ce temps-ci les Grâces fugitives.
Souple, badin, délicat dans ses traits,
D'une toilette il fait bien les apprêts,
Et le mignon, d'une main assez sûre,
Sait à Vénus attacher la ceinture.
C'est, si l'on veut, un joli papillon

Bariolé d'azur, de vermillon,
Batifolant autour de la ruelle,
Et qui voltige au gré de chaque belle.
A l'œil du sexe il est tout plein d'appas.
Mais, mon ami, pour Dieu, ne chaussez pas
Le brodequin ; la chaussure comique
Grimacerait sur votre jambe étique...

Voici, maintenant, le portrait physique et moral du même auteur, esquissé en août 1780 :

« M. Dorat, d'une taille médiocre, mais svelte et leste, sans avoir des traits fort distingués, avait de la finesse dans le regard, et je ne sais quel caractère de douceur et de légèreté assez original, assez piquant ; on eût deviné, ce me semble, sans peine, le caractère de ses ouvrages en regardant sa physionomie et celui de sa physionomie en lisant ses ouvrages. Ce qui le caractérisait le plus particulièrement tenait plutôt à une façon d'être qu'à la disposition naturelle de ses traits. Le feu dont ses yeux étaient animés ressemblait à ces étincelles d'une flamme vive, mais fugitive et sans chaleur. Son sourire avait moins de gaieté que de grâce, et moins de grâce que de manière. La pensée sur son front prenait volontiers l'air de la contrainte et de l'inquiétude, sa légèreté même n'était pas sans apprêt ; l'ensemble cependant de sa personne n'en avait pas moins, au premier coup d'œil, de la noblesse, de l'agrément et de la vivacité.

« Facile et doux dans la société, il y cherchait moins à briller qu'à plaire. Il se fit beaucoup d'ennemis

par imprudence, par indiscrétion, quelquefois même par maladresse; mais il paraît avoir eu rarement l'intention d'offenser... Sa colère et ses vengeances n'avaient pas plus de suite que toutes les autres habitudes de son cœur et de son esprit... Il n'est presque aucun de ses ouvrages où l'on ne trouve, malgré tous ces défauts (enluminure fastidieuse, persiflage, etc.), des expressions, des images heureuses, quelques rapprochements d'idées et de mots nouveaux et piquants, un rythme facile et sonore, une tournure galante et légère. L'ordonnance de ses tableaux est toujours négligée; mais le premier jet de leur composition est souvent ingénieux; ses dessins, sans correction, sans vérité, ont un air d'élégance auquel le goût de notre siècle a pu se laisser aisément séduire. Il n'a peint qu'une nature factice et maniérée, mais il l'a peinte quelquefois avec les crayons d'Ovide et de Boucher. Nous osons présumer que la postérité voudra bien distinguer un assez grand nombre de ses épîtres et de ses pièces fugitives, genre où personne n'a peut-être approché plus que lui de la manière et du coloris de M. de Voltaire... On ne saurait lui disputer ni le talent, ni l'esprit, ni le tour d'imagination qui peuvent donner le plus de prix à ce genre (la poésie légère). »

Ce croquis n'est certes pas flatté; il est aisé de voir qu'on doit l'attribuer à un ennemi littéraire

qui, écrivant trois mois après la mort de l'auteur des BAISERS, *s'est efforcé d'être juste à son égard. Il faut lui en savoir gré, car, somme toute, pour les points essentiels, il y a réussi.*

L'un des meilleurs poètes du XVIII[e] siècle, le colonel Bernard de Bonnard (1744-1784), *a loué Dorat, avec grâce et cordialité, dans une épître dont nous ornons notre introduction, afin de la bien finir*[1] :

Sincère ami, parjure amant,
Poète aimable, homme charmant,
Ne crains pas que je les oublie,
Ces moments heureux, mais trop courts,
Où nous parlions philosophie,
Après avoir parlé d'amours.
Que, du moins, ta correspondance
Supplée à ton doux entretien !
Console-moi de ton absence
En versant ton cœur dans le mien.
Causons en toute confiance ;
Cher fripon, ne me cache rien :
Que fais-tu de tes deux maîtresses ?
Les gardes-tu ? les sers-tu bien ?
Leurs querelles et leurs caresses
Ont-elles brisé ton lien ?
Non, je le vois, tu t'en amuses.
A plaisir tourmentant leurs cœurs,

---

1. Voir, pages 125-126 de ce recueil, l'alerte réponse de Dorat (recherché et envié, alors !) à son ami le chevalier de Bonnard.

Par jour tu leur fais cent noirceurs,
Et tu n'es fidèle qu'aux Muses.
Ma foi! tu prends le bon parti.
Je crois tes maîtresses fort belles!
Mais les Muses le sont comme elles,
Et tu n'en seras pas trahi.
Sois leur amant, sois leur ami.
Que tes vers, dictés par les Grâces,
Soient applaudis par les Amours!
Vois naître en tous lieux sur tes traces
Les roses qui vivront toujours.
Que ta plume aimable et chérie
Peigne en se jouant nos travers!
Sois à jamais pour ta patrie
Le dieu fêté des jolis vers!
Domptant rivaux et beauté fière,
Variant ton rapide essor,
En débutant dans la carrière,
Tu la parcourais sans effort.
Vainqueur modeste et fait pour plaire,
De concert avec les neuf Sœurs,
Les Ris badins couvraient de fleurs
Ta casaque de mousquetaire.
Les ans n'ont point changé ton sort.
Sur le Parnasse et dans Cythère,
Tu seras bien longtemps encor
Général de troupe légère :
Honorable et brillant emploi,
Pour qui l'on n'a donné qu'à toi
La survivance de Voltaire.
Nous tous, faiseurs de madrigaux,
De stance, épître familière,
Tes soldats, et non tes égaux,
Marchons gaîment sous ta bannière
En répétant tes vers nouveaux.
Le plaisir! c'est ton cri de guerre.
Si nous portons à nos chapeaux
Quelques brins de myrte et de lierre,

Symbole et prix de nos travaux,
Toi, notre chef, notre héros,
Tu portes la couronne entière.

*Cette jolie pièce a dû consoler l'auteur d'*ALPHONSE *de beaucoup d'épigrammes!*

Nous désirons vivement qu'après lecture des poésies diverses réunies dans ce volume, les esprits curieux et délicats nous approuvent d'avoir tenté la résurrection du chevalier Dorat.

ALEXANDRE PIEDAGNEL.



LES BAISERS



LES BAISERS[1]

II

L'ÉTINCELLE

Donne-moi, ma belle maîtresse,
Donne-moi, disois-je, un baiser,
Doux, amoureux, plein de tendresse...
Tu n'osas me le refuser :
Mais que mon bonheur fut rapide !
Ta bouche à peine, en résistant,

1. Les *Baisers*, de Dorat, si célèbres et si recherchés dans les ventes, à cause des ravissantes vignettes d'Eisen, étant, en général, peu remarquables au point de vue poétique, il nous semble à propos de donner seulement les meilleures pièces du recueil. Nous agissons de même à l'égard des *Contes*, des *Fables*, des *Épîtres* et des *Poésies diverses*, en laissant de côté les *Tragédies*, les *Comédies*, les *Héroïdes*, les *Poèmes*, etc., qui nous paraissent mériter l'oubli.

A. P.

Eut effleuré ma bouche avide,
Elle s'en détache à l'instant.
Ainsi s'exhale une étincelle.
Oui, plus que Tantale agité,
Je vois, comme une onde infidèle,
Fuir le bien qui m'est présenté.
Ton baiser m'échappe, cruelle !
Le désir seul m'en est resté.

III

L'ABEILLE JUSTIFIÉE

Dans la chaleur d'un jour d'été,
Non loin d'un ruisseau qui murmure,
A l'abri d'un bois écarté,
Thaïs dormoit sur la verdure.
La voûte épaisse des rameaux,
Brisant les traits de la lumière,
Entretenoit sous ces berceaux
Une ombre fraîche et solitaire.
Thaïs dormoit : tous les oiseaux,
Immobiles dans les feuillages,
Interrompant leurs doux ramages,
Sembloient respecter son repos.

Vers ces lieux un instinct m'attire;
Il n'est point de réduits secrets
Pour l'amant que sa flamme inspire :
Il devine ce qu'il désire;
Son cœur ne le trompe jamais,
Et suffit seul pour le conduire.

J'arrive au bosquet enchanté.
Quel tableau! celle que j'encense
Sommeilloit avec volupté
Sous un voile, au hasard jeté,
Qui satisfait à la décence,
En dessinant la nudité.
Sur l'ivoire d'un bras flexible
Son cou reposoit incliné,
Et l'autre bras abandonné
Sembloit mollement entraîné
Vers cet asile inaccessible,
Trésor de l'amant fortuné.
Thaïs a des fleurs pour parure ;
Les tresses de ses cheveux blonds
Descendent, en plis vagabonds,
Jusques aux nœuds de sa ceinture.
Son sein captif, qui se débat
Sous une gaze transparente,
Amoureusement se tourmente
Pour sortir vainqueur du combat,
Et moi, je languis dans l'attente.

Zéphire alors, soufflant exprès,
Dérange la gaze, l'entr'ouvre;
Au gré de mes soupirs discrets,
Déjà plus d'un lis se découvre.
« Voici l'instant de me servir,
Disois-je à l'Amour, je t'implore :
Encore un souffle du zéphyr,
Et la rose est prête d'éclore. »

L'officieux époux de Flore
Brise la chaîne des rubans.
Un seul lui résistoit encore,
Le nœud glisse... Dieux! quels momens!...
La barrière enfin est rompue;
Rien ne s'oppose à mon désir;
Un frais bouton naît à ma vue,
Et je n'ai plus qu'à le cueillir.

Je brûle, j'avance, je n'ose;
Je retiens mon souffle amoureux;
Mais au péril mon cœur s'expose;
J'ai fait un pas, j'en risque deux.
J'approche ma bouche, et la rose
Se colore de nouveaux feux.

Je disparois, Thaïs s'éveille;
Mon baiser agite son sein;
Elle y porte en tremblant la main;

Puis, apercevant une abeille,
Qui, séduite par ses couleurs,
Pour elle avoit quitté les fleurs
Et les fruits ambrés de la treille :
« C'est donc toi qui me fais souffrir
Par une piqûre cruelle ?
Tu paîras mon tourment..., dit-elle,
Quoiqu'il soit mêlé de plaisir.

— Calme, lui dis-je, ta colère ;
Le coupable à toi vient s'offrir.
Je suis l'abeille téméraire ;
C'est moi seul que tu dois punir.
Mais non ; Thaïs n'est point sévère.
Si je parviens à te fléchir,
Un second baiser peut guérir
Le mal qu'un premier t'a pu faire. »

V

LA RÉSERVE

Quand neuf baisers m'auront été promis,
Ne m'en donne que huit ; et, malgré ta promesse,
Soudain échappe, ma Thaïs ;

En la trompant, augmente mon ivresse :
Cours te cacher derrière tes rideaux,
Dans ton alcôve, asile du mystère,
Sous l'ombrage de tes berceaux;
Fuis, reparois, et ris de ma colère.
De berceaux en berceaux, de réduit en réduit,
J'épîrai de tes pas la trace fugitive;
Je t'atteindrai, tu seras ma captive :
Le bonheur double alors qu'on le poursuit.
Défends-toi bien, résiste avant que de te rendre :
J'aurai beau gémir, t'accuser,
Détourne avec art le baiser,
Quand ma bouche, avec art, sera prête à le prendre.
C'est ainsi qu'il est doux de se voir abuser.
Les huit premiers, accordés par toi-même,
Mettront le comble à ma félicité;
Mais je mourrai de plaisir au neuvième,
Et surtout s'il m'est disputé.

VIII

LES BAISERS COMPTÉS

Sous ces tilleuls qui nous prêtent leur ombre,
Tu me promis cent baisers l'autre jour;
Tu me les as donnés, mais sans passer leur nombre ;

Eh! quel nombre, dis-moi, peut suffire à l'Amour?
Lorsque Cérès enrichit la nature,
Sait-elle donc, trop avare Thaïs,
Le compte de tous les épis
Dont elle orne sa chevelure?
Flore au hasard va semant ses bouquets,
Ces moissons de parfums sur son passage écloses;
Et Zéphyr ne tient point registre pour les roses
Qu'il fait naître dans nos bosquets.
Du haut de la brillante voûte,
Lorsque l'onde du ciel s'épanche dans nos champs,
Distille-t-elle goutte à goutte?
Jupiter quelquefois la verse par torrens;
Et sur la plaine reposée
Quand l'Aurore aux douces couleurs
Laisse onduler ses rayons bienfaiteurs,
Dans ses présens froide et symétrisée,
La voit-on mesurer aux fleurs
L'émail transparent de ses pleurs
Et les perles de la rosée?
Et les biens et les maux, les dieux sur l'univers
Répandent tout avec largesse;
Et toi, Thaïs, qui nous peins la déesse
Qu'une conque d'azur promène sur les mers,
Ainsi que les faveurs tu bornes la tendresse!
L'enfant ailé te combla tour à tour
De tous ses dons, et ta froideur le blesse!
Et c'est Thaïs qui compte avec l'Amour!

Ah ! cruelle, ai-je donc calculé mes alarmes,
Et mes tourmens et mes soupirs?
Ah ! compte donc les maux, en comptant les plaisirs.
Mais va ; confondons tout, les baisers et les larmes.
Viens, laisse-moi dévorer tes beautés ;
Viens, ne m'afflige plus par tes refus coupables,
Et donne-moi des baisers innombrables
Pour tant de pleurs... que je n'ai pas comptés.

IX

LE CASQUE

Dans les bras caressans de la belle déesse,
Le dieu Mars languissoit brûlant et désarmé ;
Et, le front rayonnant de la plus douce ivresse,
Il goûtoit à longs traits le bonheur d'être aimé.
Aux lèvres de Cypris son âme suspendue,
Loin de ces jeux sanglans qui font couler nos pleurs,
De transports en transports fugitive, éperdue,
Se reposoit en paix sous des voûtes de fleurs.
De folâtres Amours endossent son armure ;
D'autres, plus assidus autour de nos amans,
Balancent sur leur tête un berceau de verdure,
Leur ménagent l'abri de cent myrtes naissans,

Et de leur fraîche haleine embaument la nature.
Le ciel est plus serein, la lumière plus pure;
L'air comme un feu subtil coule dans tous les sens,
Et l'onde, qui s'élève avec un doux murmure,
Mêle son jet limpide aux festons du printemps.
Tout à coup la trompette sonne;
On appelle Mars aux combats.
Le tambour bat, et l'airain tonne;
La Victoire, une lance au bras,
Offre à l'immortel intrépide
Ses armes d'un acier brillant;
Son bouclier étincelant,
Où l'honneur, qui lui sert de guide,
Trace, en lettres de diamant,
Le nom de ce héros qui triompha d'Armide.
Mars y lit son devoir et ne résiste plus;
Des bras de la déesse avec peine il s'arrache;
Mais dans son casque, où flotte un effrayant panache,
Que trouve-t-il? le nid des oiseaux de Vénus.
Leurs becs sont enlacés par le nœud le plus tendre;
Renfermant dans leurs cœurs tous les feux de Cypris,
De leur aile amoureuse ils couvrent leurs petits,
Et contre Mars lui-même ils sauront les défendre.

Le dieu s'arrête et demeure enchanté.
Deux colombes sur lui remportent la victoire;
Il leur sourit avec sérénité,
Et, sourd pour cette fois à la voix de la gloire,

Il se rejette, il tombe au sein de la beauté.
Tous les Amours, par l'ordre de leur mère,
Écartent la trompette et brisent les clairons;
Les chants sinistres de la guerre
Sont remplacés par des chansons,
Et les plaisirs de deux pigeons
Retardent quelques jours les malheurs de la terre.

XII

LA FAUSSE PUDEUR

Pourquoi donc, matrones austères,
Vous alarmer de mes accens?
Vous, jeunes filles trop sévères,
Pourquoi redoutez-vous mes chants?
Ai-je peint les enlèvemens,
Des passions les noirs ravages,
Et ces impétueux orages
Qui naissent au cœur des amans?
Je célèbre des jeux paisibles,
Qu'en vain on semble mépriser,
Les vrais biens des âmes sensibles,
Les doux mystères du baiser.
Ma plume rapide et naïve

Écrit ce qu'on sent en aimant.
L'image n'est jamais lascive,
Quand elle exprime un sentiment.
Mais quelle rougeur imprévue !
Quoi ! vous blâmez ces doux loisirs,
Et n'osez reposer la vue
Sur le tableau de nos plaisirs !...
Profanes, que l'Amour offense,
Qu'effarouche la volupté,
La pudeur a sa fausseté,
Et le baiser son innocence.
Ah ! fuyez, fuyez loin de nous ;
N'approchez point de ma maîtresse :
Dans ses bras quand Thaïs me presse,
Et, par les transports les plus doux,
Me communique son ivresse,
Thaïs est plus chaste que vous.
Ce zèle où votre cœur se livre
N'est que le masque du moment :
Ce que vous fuyez dans un livre,
Vous le cherchez dans un amant.

XIII

LES JALOUX TROMPÉS

IMITATION DE CATULLE

Aimons-nous, âme de ma vie,
Aimons dans l'âge des amours;
De la vieillesse et de l'envie
Que nous importent les discours?
On voit mourir et renaître les jours :
Mais dès que la lumière, hélas ! nous est ravie,
Songes-y bien, c'est pour toujours.
Jette-toi dans mes bras; je brûle, je t'adore!
Viens,... au désir laissons-nous emporter.
Baisons-nous mille fois, et mille fois encore,
Puis... encor mille fois avant de nous quitter;
Fêtons le jour, l'instant, le lieu qui nous rassemble,
Et confondons si bien tous nos baisers ensemble
Que les yeux des jaloux ne puissent les compter.

XIV

L'EXTASE

Vois, ma Thaïs, cette vigne amoureuse
Se marier à ce jeune arbrisseau ;
Vois le lierre embrasser l'ormeau
De sa guirlande tortueuse.
Puissent tes bras voluptueux
Me serrer, m'enchaîner de même !
Puissé-je, par autant de nœuds,
T'enlacer, te presser, te ceindre de mes feux :
Me replier cent fois autour de ce que j'aime !
Et puissions-nous enfin nous reposer tous deux
Dans l'extase du bien suprême,
Et ce calme enflammé connu des vrais heureux !...
Alors, ô ma Thaïs ! ni les coupes riantes,
Où la gaîté pétille en bachiques vapeurs,
Ni la pompe des rangs, ni l'éclat des grandeurs,
Ne me détacheroient de tes lèvres ardentes.
Anéantis, à force de sentir,
L'œil humide et chargé d'ivresse,
Arrivés à cette foiblesse,
Le dernier degré du plaisir...
La même barque au noir rivage

Porteroit sans effort deux amans éperdus,
Et nous y serions descendus
Avant d'avoir soupçonné le passage.

XVIII

L'IMMORTALITÉ

De quels charmes tu m'environnes!
Que je sens près de toi d'amoureuses fureurs !
Comme ils sont parfumés, les baisers que tu donnes !
En les cueillant, je crois cueillir des fleurs,
Telles que les vergers d'Hymette
En fournissent dès le matin
A ces filles de l'air, qui sur la violette,
Et l'œillet et le lis, vont chercher leur butin.
Le souffle de ta bouche est comme une rosée
Qui court de veine en veine, enivre tous les sens,
Fait couler à longs traits dans mon âme embrasée
Le délire, les feux, le nectar des amans.
Poursuis, poursuis, encore une caresse,
Et je deviens immortel dans tes bras ;
Mais ce titre n'est rien et ne me séduit pas,
Si ma flamme, à son tour, ne te change en déesse.

Ah! l'immortalité ne sied bien qu'aux Amours.
Sous la même couronne il faut qu'ils nous unissent;
Si je ne vis pour toi, si nos plaisirs finissent,
Qu'importe, hélas! que je vive toujours?

XX

LA COURONNE DE FLEURS

Renversé doucement dans les bras de Thaïs,
Le front ceint d'un léger nuage,
Je lui disois : « Lorsque tu me souris,
Peut-être sur ma tête il s'élève un orage.
Que pense-t-on de mes écrits?
Je dois aimer mes vers, puisqu'ils sont ton ouvrage.
Occuperai-je les cent voix
De la vagabonde déesse?
A ses faveurs pour obtenir des droits,
Suffit-il, ô Thaïs! de sentir la tendresse? »
Thaïs alors, sur de récens gazons,
Cueille des fleurs, en tresse une couronne.
« Tiens, c'est ainsi que je réponds;
Voilà le prix de tes chansons,
Et c'est ma main qui te le donne!

Renonce, me dit-elle, à l'orgueil des lauriers;
Laisse ces froids honneurs qu'ici tu te proposes;
Il faut des couronnes de roses
A qui peignit l'Amour et chanta les Baisers. »





CONTES



ALPHONSE

Le roi Henri (de Castille s'entend)
Eut autrefois une cour jeune et leste.
Tout ce qui rend un prince séduisant
En apparence, il l'avoit, et de reste;
Il étoit beau, magnifique et galant.
Aussi d'attraits un brillant assemblage
Fit du palais un séjour enchanté;
Le vice aimable y tentoit la plus sage,
Et par l'exemple on étoit emporté.
L'Amour fait loi, la foiblesse est d'usage.
A des tournois on consacroit les jours,
Et dans la nuit, favorable aux caresses,
On recevoit de ses jeunes maîtresses
Le myrte heureux tressé par les Amours.
Qui l'auroit cru? Dans ces luttes charmantes.
Le seul Henri, languissant, abattu,
Indécemment outrageoit ses amantes
Et leur faisoit regretter leur vertu.
Sa nullité choquoit leur modestie,

Déjà plusieurs en murmuroient, tout bas,
Et, par orgueil remettant la partie,
Contre le prince armoient tous leurs appas.
Rien. Il mettoit outrages sur outrages.
Ces dames-là ne s'entêtèrent pas,
Riant bientôt d'avoir été si sages,
Si l'on peut rire en un semblable cas.
Je plains Henri; les mines du Potose
Ne valent pas un désir satisfait;
Le trône est bon, mais il faut autre chose :
Il faut jouir pour régner en effet.
Quoi qu'il en soit, les procédés du maître
N'ont point passé jusques aux courtisans ;
Ils ne sont point jusque-là complaisans.
Alphonse ici le prouvera peut-être;
Mais prouve trop qui prouve à ses dépens.
Il eut, dit-on, sans compter la figure,
La taille haute et le jarret tendu,
Un sourcil noir, d'un très flatteur augure,
Le plus grand œil que la Castille ait vu.
C'étoit enfin Alcide en miniature,
Et de sa force il n'avoit rien perdu :
Si bien qu'il fut très estimé des femmes;
En un clin d'œil toutes l'avoient jugé
Essentiel, fait exprès pour les dames,
Et pour l'avoir on s'étoit arrangé.
Il prospéroit; c'étoit peu d'être utile
Et de verser de solides bienfaits,

Il débitoit d'un ton noble et facile
Ces riens charmans qui font tous nos succès,
Et déployoit, grâce à cet art futile,
Même à Burgos, tout l'esprit d'un Français.
Un seul objet à la loi de conquête
S'étoit soustrait, avoit fraudé les droits.
Alphonse avoit et le cœur et la tète,
Le reste, non. Les sens, pour cette fois,
Quoi qu'Amour dît, n'étoient point de la fête.
Cette beauté se nommoit Sandoval :
De beaux yeux bleus, avec un teint d'albâtre,
Cette langueur qui vaut bien l'air folâtre,
Je ne sais quoi qu'on définiroit mal,
Rendoient déjà notre Alphonse idolâtre,
Et lui donnoient tout Burgos pour rival.
Mais, soit orgueil, pudeur, caprice, adresse
(Belles toujours ont d'arrière-desseins,
Et leur vertu ressemble à la foiblesse),
Sandoval lutte, et, sous des yeux sereins,
Elle s'applique à cacher sa tendresse.
Elle vouloit que l'on dît : « Un héros,
Accumulant couronnes sur couronnes,
Avoit conquis tous les cœurs de Burgos;
Mais Sandoval a posé les colonnes
Où cet Alcide a fini ses travaux. »
Alphonse en vain prioit, demandoit grâce,
A ses pleurs même on osoit résister.
Désirant tout, il n'osoit rien tenter,

Et languissoit autour de cette place
Que les assauts ne pouvoient emporter.
Les soins jaloux de ses autres maîtresses,
L'importunant, ne le décidoient pas :
D'adroits refus valoient bien leurs caresses.
Alphonse au juste estimoit leurs appas.
Un cœur trop vide enfin se détermine ;
Lasses d'attendre, on les prit par famine.
Le désespoir les mit en d'autres bras.
Oublions-les pour voir ce qui s'apprête
Dans cette cour. La femme de Henri,
Blanche de nom, fut, dit-on, trop honnête,
Car elle étoit fidèle à son mari.
Fidèle à quoi? Blanche perdoit la tête :
Qui l'empêchoit d'avoir un favori?
Aussi fut-elle ennuyeuse et stérile :
Pareille épouse est un meuble inutile.
Scandalisé de sa stérilité,
Nicolas, Pape, alors sollicité,
Contre elle osa lancer ses anathèmes,
Brisa ses nœuds : les Papes de tout temps
Ont exigé que l'on fît des enfans :
Dans un besoin ils en ont fait eux-mêmes,
Pour propager le nombre des croyans.
La pauvre Blanche, ainsi répudiée,
Se retournant vers son beau lit royal,
D'un air confus disoit : « Quel coup fatal !
A qui, grands dieux, m'avez-vous mariée!

Si jeune encore, un tel sort m'est-il dû?
Vous le savez, et ma cause est la vôtre,
Dieux protecteurs, j'aurois fait, comme une autre,
Quelques enfans, si Henri l'avoit pu...
Et Nicolas, sous sa foudre terrible
Courbant mon front, hélas! peu respecté,
Fait cet outrage à ma fécondité!
Qu'on dise encor qu'un Pape est infaillible. »
C'est sur ce ton qu'elle quitte Burgos.
Pour remplacer cette reine dolente,
De Portugal on a choisi l'Infante.
Interrompu dans ses galans travaux,
Alphonse alors, qui perdoit l'espérance,
Ne demandoit qu'un prétexte à l'absence,
Et soupiroit après des cœurs nouveaux.
Toute la cour attendoit Henriette;
Il est nommé pour l'aller recevoir.
L'ordre est précis, il faut qu'il s'y soumette,
Et par raison il s'en fait un devoir.
Pour Sandoval, elle est moins patiente;
Ce départ brusque et qu'il semble hâter,
Cette froideur, cette joie indécente
Qu'il laisse voir, tout prêt de la quitter,
L'âge d'Alphonse et celui de l'Infante,
Tout l'inquiète et tout vient l'attrister.
Sentant alors l'abus de la sagesse,
Elle commence à blâmer ses lenteurs,
Et voit fort bien qu'elle a manqué d'adresse,

Qu'il faut savoir mettre un terme aux rigueurs.
« Il part, dit-elle, et cet instant m'éclaire.
Il m'oublîra : s'il étoit moins pressé,
On pourroit voir ce qu'on auroit à faire.
Mon tendre cœur est bien embarrassé. »
Le jour est fixe : Alphonse et son cortège
Prennent congé d'un air libre et joyeux,
Et Sandoval se reproche un manège
Qui lui ravit ce qu'elle aime le mieux.
L'Infante attend, abrégeons le voyage.
Mes chers amis, vous voilà transportés
Dans son palais arrosé par le Tage :
Tout à notre aise admirons ses beautés.
A peine encore elle a vu seize étés.
On conviendra que c'est là le bel âge,
Et qu'il sied bien même à des Majestés.
Qu'Amour alors fait un joli ravage !
Près de l'Infante Alphonse est introduit,
Et ce qu'il voit passe la renommée.
Son œil se trouble, et son âme enflammée
Vient d'oublier quel sujet l'a conduit ;
Il veut parler, il demeure interdit,
Il perd la voix ; mais l'Infante charmée,
Quoiqu'il se taise, entend tout ce qu'il dit.
Imaginez le plus mince corsage
Qu'Amour jamais arrondit de ses mains,
Lèvres de rose, invitant aux larcins,
Un pied charmant, très chatouilleux présage

De cent trésors un peu plus clandestins;
Un sein qui naît, parant tout ce qu'il touche,
Et que l'œil baise au défaut de la bouche;
Cheveux d'ébène, en longs replis flottans;
De grands yeux noirs, où l'esprit étincelle,
Faits pour changer des sujets en amans;
Le feu d'Hébé, la fraîcheur du printemps,
Mille autres riens qu'un seul geste révèle,
Un composé des attraits les plus doux,
Et cet accord qui les embellit tous :
Telle est l'Infante. A ce rare assemblage
Elle joignoit le goût vif des plaisirs,
Ouvroit son cœur aux amoureux désirs,
Et promit bien de n'être pas sauvage;
Même on disoit qu'un jeune et tendre amant
Avoit déjà profité du serment.

Henri, Henri, comme la Providence
Place sans choix les biens qu'elle dispense!
Que feras-tu d'un aussi beau présent?
De son côté l'ingénieuse Infante,
En reine habile, en femme prévoyante,
Choisit Alphonse en dédommagement :
Car, entre nous, cette voix indiscrète,
Des bruits secrets éclatante interprète,
Multipliée en mille et mille échos,
Qui va des rois divulguant les travaux,
Et leur pouvoir et leur magnificence,
Avec grand soin trahit leur impuissance.

Elle en avoit murmuré quelques mots,
Qui d'Henriette alarmoient la décence :
Si bien qu'Henri n'étoit point son héros.
Mais l'envoyé semble fait pour lui plaire ;
Elle a jugé que le beau Castillan
Devoit donner dans un excès contraire,
Et ce travers entroit mieux dans son plan,
Que ce défaut dont on ne sait que faire,
Et qui pour rien fait traîner le roman.
Elle a déjà dans l'oreille d'Alphonse
Adroitement glissé ces demi-mots
Que l'on entend, qui n'échappent qu'aux sots ;
Son embarras lui tient lieu de réponse.
Sur tant d'appas ses regards sont fixés ;
Il en découvre, il en découvre encore :
De la beauté qu'en silence il adore,
Les traits sont tous l'un par l'autre éclipsés.
Il les parcourt avec l'œil du délire,
Aucun n'échappe à son ravissement,
Il croit tout voir, et pense, au même instant,
N'avoir rien vu, quand il la voit sourire.
  Tout se dispose, et tout est ordonné.
La belle reine à s'éloigner s'apprête ;
De cent rubis son front est couronné ;
Burgos l'appelle, et Lisbonne l'arrête :
Burgos l'emporte ; on part. Tout le palais
En ce moment retentit de regrets,
Et de ces cris : « Vive, vive l'Infante ! »

Les yeux en pleurs, de jeunes Portugais
Sèment de fleurs sa marche triomphante,
Voudroient la suivre et toujours l'adorer;
Et l'on diroit, à les voir soupirer,
Que chacun d'eux perd en elle une amante.
Dans son amour Alphonse anéanti
N'entend plus rien, ne voit rien qu'Henriette;
De ses secrets son trouble est l'interprète;
Le cœur de l'une est par l'autre averti.
Mais dans leur char les duègnes cruelles,
Fléaux des ris, casuistes femelles,
Veillent sur eux : leur œil assujetti
Se darde en vain une furtive œillade;
Devant témoins l'Amour est bien malade,
Le trait revient comme il étoit parti.
Alphonse ardent sèche d'impatience,
L'Infante rit et s'applaudit tout bas,
Par étiquette a des airs d'innocence,
Et cet art même est encore un appas.
Burgos se montre, et des clameurs de joie
De toutes parts s'élèvent dans les airs;
D'un peuple heureux les chemins sont couverts;
Du Castillan le luxe se déploie.
La reine enfin approche des remparts,
Le front brillant d'une gaîté nouvelle,
Elle se livre aux avides regards.
De mille apprêts la pompe solennelle,
Les diamans, avec les fleurs épars,

Tout disparoit : on ne contemple qu'elle.
Le peuple en chœur promet d'être fidèle :
L'Amour inspire et reçoit le serment;
Le roi s'avance avec frémissement,
Et rougit seul de la trouver si belle.
Mais qui peindra les femmes de sa cour,
Leur froid dépit, leurs secrètes alarmes,
Qui d'Henriette attestent mieux les charmes
Que la louange et les chants d'alentour?
Trop de beautés, des grâces trop parfaites,
Cet art de plaire et de tout enchaîner,
Sont de grands torts que de jeunes sujettes,
Même à leur reine, ont peine à pardonner.
Pour Sandoval, quel jour! quel jour horrible!
Elle étoit là, dévorant son orgueil,
Et son amant, pour une autre sensible,
Lui refusoit la faveur d'un coup d'œil.
« O sort! dit-elle, ô sagesse fatale!
Je le voyois à mes pieds abattu;
Il m'adoroit, et ma sotte vertu
Le laisse aller pour chercher ma rivale. »
   Le soir se passe en spectacles pompeux.
De toutes parts le salpêtre s'allume;
D'astres nouveaux il enrichit les cieux,
Fait serpenter, ou fait jaillir des feux,
S'élève en tige, ou retombe en écume.
Par un banquet on remplace ces jeux.
Sous un dais d'or, la jeune souveraine

Verse à Henri le nectar le plus vieux.
Hélas ! hélas ! la prévoyance est vaine.
Mille rubis devant elle apportés
Dans des bassins d'albâtre et de porphyre,
Sont de sa main aux dames présentés :
Elle orne tout d'un gracieux sourire.
Le roi jouit ; voilà son beau moment,
Et, par l'éclat de sa galanterie,
Je le soupçonne, il veut apparemment
Faire excuser son autre économie.
Le bal survient : chacun s'est déguisé,
On se lutine, on s'égare, on fredonne,
La foule roule, au flot on s'abandonne,
On se tourmente, et l'on s'est amusé.
  Enfin voici l'heure de la retraite,
Temps du mystère, à l'Amour destiné,
Et que l'amant, dans son âme inquiète,
Compte longtemps avant qu'elle ait sonné.
Henri la craint. On reconduit la reine :
Chacun alors se regarde en riant,
Et parle bas : ta disgrâce est prochaine,
Pauvre Henri ! la victime t'attend,
Et s'embellit pour augmenter ta peine.
On prend congé toujours en ricanant.
Le roi bientôt prétexte une migraine,
S'échappe et fuit dans son appartement.
  Sur une couche, à grands frais préparée,
De franges d'or richement décorée,

L'Infante jette un regard douloureux,
Et, des humains se croyant séparée,
D'un air distrait semble chercher les jeux
Dont à Lisbonne elle fut entourée.
Plaisir, bonheur, tout échappe à ses yeux.
Que font l'éclat, le faste et la dorure,
Ces pavillons, ces rideaux somptueux?
Du lit d'hymen l'amour est la parure,
Et tout son luxe est d'unir deux heureux.
Mouillant de pleurs sa couche solitaire :
« Eh quoi! dit-elle, en ces superbes lieux,
Je perds l'espoir et d'aimer et de plaire!
Il me faudra renoncer à mes vœux,
Et coucher seule au moment que les cieux,
Plus indulgens, m'ordonnent le contraire!
Si cela dure, et mon cœur me le dit,
Le Pape va me déclarer stérile.
En vérité j'en mourrois de dépit;
Je sais fort bien que je puis être utile,
Et ne veux point mettre un pape en crédit.
Mais à Burgos aussi que viens-je faire?
Je savois tout... Aveugle ambition!
Alphonse, Alphonse étoit mieux mon affaire.
Qu'en ce moment, Amour, je sois bergère;
Qu'il soit berger, et ce lit un gazon! »
  Lorsqu'en ces mots la plaintive Henriette
Se désoloit, Alphonse, aussi troublé,
S'entretenoit de sa flamme secrète,

Dont ses yeux seuls encore avoient parlé.
Qui pourra-t-il choisir pour interprète?
Pour le servir, comment tromper Henri?
Un roi n'est pas comme un autre mari.
Alphonse voit l'Infante et tous ses charmes,
Qui malgré lui vont être abandonnés,
Languir, sécher, expirer dans les larmes,
Et qu'Amour fit pour être moissonnés.
« Dieu tout-puissant, dit-il avec tendresse,
Quoi! nul amant, quoi! nul baiser humain
Ne rougira les lis de son beau sein,
N'entr'ouvrira sa bouche enchanteresse!
Nul plus hardi n'égarera sa main,
Et ne pourra mourir de son ivresse!
Non, non, je jure... » Il poursuivoit; Henri,
Déjà sur pied, mande son favori;
Tous deux étoient confidens dès l'enfance.
Parmi des cœurs trop prompts à se fermer,
Ne pouvant mieux placer sa confiance,
Le roi l'aimoit, comme un roi peut aimer.
Alphonse vole avec impatience;
Henri l'accueille, et, sans plus de détours,
Lui tient, dit-on, à peu près ce discours :
« Je règne, Alphonse, et l'univers m'admire.
J'ai beaucoup d'or et d'hommes sous mes lois;
Je fais la guerre et la paix à mon choix.
Je puis servir, je puis encor mieux nuire,
Créer des lois, nommer des généraux,

Tout ravager, et punir qui me blâme;
Maître absolu, je puis tout, en deux mots,
Et ne puis faire un enfant à ma femme !
L'État pourtant demande un héritier :
Tel est le vœu, telle est la voix publique.
Je dois l'entendre et me sacrifier :
J'ai tout le temps d'être un fin politique.
D'ailleurs je veux, et même dès ce jour,
Déconcerter le sourire ironique,
Et l'œil malin des femmes de ma cour.
Dans ce projet il faut qu'on me seconde :
C'est sur toi seul que j'ai jeté les yeux;
Sur tes talens tout mon espoir se fonde;
Je les protège, ils n'en vaudront que mieux.
Il faut, ce soir, il faut... aimer la reine :
Oui, sers l'État, donne un fils à ton roi,
Deux, si tu peux... surtout point de migraine;
Prouve ton zèle, et fais comme pour toi...
La reine est bien; la chose est proposable :
Mais, cher ami, sois muet dans ses bras.
Songes-y bien, un mot te rend coupable,
Et tous les deux nous met dans l'embarras.
De toi dépend le sort de la Castille,
Le mien, le tien, l'appui de ma famille;
On me contemple, et je me vois perdu,
Déshonoré, si je ne suis cocu. »
D'abord Alphonse, étonné, confondu,
Ne répond rien, croit que Henri s'amuse,

Ou bien qu'un songe en ce moment l'abuse.
« Ah ! dit le roi, tu m'as trop entendu ;
Ferme, obéis, ce n'est point une ruse.
Tu vois mon cœur, mon secret t'est connu,
C'est me trahir que chercher une excuse. »
Il presse, il prie, il devient éloquent :
Alphonse est jeune, et de plus est amant.
Vain et crédule, il se laisse séduire ;
L'objet qu'il aime est porté dans ses bras ;
Sans nul obstacle il obtient tant d'appas :
Il ne voit plus dans quel piège on l'attire ;
De son bonheur le jeune homme enchanté
Se livre entier à son brûlant délire,
Voit Henriette, et cède à la beauté.
Il promet tout, sans que rien le retienne.
Alors Henri lui permet de sortir,
Et, de ce pas, Sa Majesté chrétienne
Court s'intriguer pour qu'il ait du plaisir.
   Comment le roi s'y prit dans cette affaire,
Par quel moyen le complot fut conduit,
Je n'en sais rien ; mais je sais qu'il est nuit,
Qu'avec adresse et le plus grand mystère
Par le roi même Alphonse est introduit
Près d'Henriette et placé dans son lit.
   La jeune reine, en cette circonstance,
Veut voir venir, se croit toujours trop près,
Tremble, recule, et ne sait quelle avance
Elle doit faire à qui n'en fit jamais.

Un choc léger du combat la dispense.
Plus enflammé, notre heureux vice-roi
Prend du terrain, se hasarde en silence;
La main, la bouche, ont bientôt leur emploi.
Toujours craintive, Henriette balance;
Mais le plaisir enhardit l'innocence.
Se défend-on quand on n'est plus à soi?
Alphonse a su rompre enfin les barrières.
Il met en jeu les doux préliminaires,
Ces riens actifs, ces préludes savans,
Qui des époux distinguent les amans,
Disposent l'âme aux amoureux mystères,
Et par degrés avertissent les sens.
Alphonse parle à ceux de la princesse;
Il la prépare aux grands événemens :
La nuit s'écoule, il saisit les momens,
Et veut enfin expliquer sa tendresse.
Heureux vainqueur, rien ne peut l'arrêter,
Il est au trône où Henri dut monter.
L'Amour est là, qui tresse une couronne
A chaque prix qu'on vient de remporter;
Dans ses calculs il se brouille, il s'étonne,
Compte un trophée... un autre est à compter.
Le nombre croît et les désirs augmentent.
La reine dit, s'interrompant cent fois :
« Vous, impuissant! ah! prince, comme ils mentent!
Ah!... » D'un baiser on lui coupe la voix.
L'Amour triomphe et rit de la réponse;

A la réplique Hercule est toujours prêt :
On l'a forcé de se taire, il se tait;
Mais c'est parler que d'agir comme Alphonse.
La reine ici succombe à son ardeur,
Au dieu charmant sous qui sa force expire;
Son sein palpite, une tendre langueur
Charge ses yeux où se peint le délire;
Sa bouche humide ébauche un doux sourire :
Tout ce désordre atteste son bonheur,
Et le sommeil nonchalamment l'attire,
Laissant toujours le désir dans son cœur.
Alphonse veille, il veille et brûle encore.
Au seul toucher il a dû tous ses feux;
Mais, aux rayons de la naissante aurore,
Il veut jouir, s'enivrer par les yeux,
Et parcourir les charmes qu'il adore.
Un tendre amant n'est jamais trop heureux.
Ciel! quel tableau! son amante appuyée
Sur un bras nu, mollement arrondi!
Grâce au sommeil, une main fourvoyée,
Hasard heureux, par l'Amour applaudi!
Alphonse à tout prodigue une caresse;
Chaque baiser lui découvre un attrait.
Jeunes amans, jugez de son ivresse,
Tout ce qu'il voit est un larcin qu'il fait.
Mais dans l'alcôve, asile du mystère,
Le jour pénètre; Alphonse tremble, il fuit,
Et, détestant sa fuite involontaire,

Trouve un beau jour bien moins beau que sa nuit.
L'astre brillant, au haut de sa carrière,
Par son éclat chasse enfin le sommeil.
Dieux! qu'Henriette est belle à son réveil!
Son œil lassé n'ose voir la lumière;
Dans elle encor tout peint l'enchantement.
Son premier soin est la reconnoissance,
Et ses beaux bras, ouverts négligemment,
Sont étendus vers ceux de son amant,
Dont en secret on va pleurer l'absence.
Du lit d'hymen elle ne peut sortir,
Se lève, tombe, un jour trop fort la blesse.
Nous savons tous d'où vient cette foiblesse;
Cette fatigue est encore un plaisir.
Edwige arrive, Edwige, son amie,
Toujours admise aux secrets de son cœur.
« Viens, lui dit-elle, à toi je me confie,
Lis dans mes yeux, y vois-tu mon bonheur?
Y vois-tu bien que l'on m'avoit trompée?...
Henri, ma chère, est le plus grand des rois.
De tant d'éclat je suis encor frappée,
Je m'applaudis de vivre sous ses lois,
Et sa vertu ne m'est point échappée.
Le jour il plaît, il enchante la nuit.
Depuis hier, que ne m'a-t-il point dit?
Il persuade, il soutient mon courage,
D'Alphonse même il défendra mon cœur
A mon époux je me dois sans partage,

Il le mérite, et j'en crois son ardeur.
J'ai réfléchi : les passions, Edwige,
N'ont qu'un instant d'ivresse et de prestige,
Qui disparoît, et que le trouble suit ;
Le présent vole et l'avenir afflige,
Le devoir plaît, quand l'Amour y conduit.
Henri, crois-moi, m'allégera sa chaîne,
Dans tous les temps la couvrira de fleurs ;
J'ose en répondre, et d'ailleurs une reine
A ses sujets doit l'exemple des mœurs. »
  De l'éloquente et sensible Henriette
Un autre soin interrompt les discours.
Cent courtisans assiègent sa toilette :
Elle maudit en secret l'étiquette ;
Mais, se pliant à l'usage des cours,
Elle se masque et paroît satisfaite.
C'étoit à qui vanteroit ses beautés,
Ses longs cheveux, sa grâce, sa noblesse :
Elle est l'Aurore et Flore et la Jeunesse.
On la compare à cent divinités.
De ses yeux seuls, qu'un nuage environne,
On ne dit rien ; vous devinez pourquoi.
Mais à l'oreille on se parle, on s'étonne
Qu'ils soient battus de la façon du roi.
Le pâle Alphonse a bien l'air du coupable.
Seul, loin du cercle, il paroît absorbé ;
Son bonheur même est un poids qui l'accable.
Il seroit pur, s'il ne l'eût dérobé.

Approche-t-il, à peine on l'envisage;
Il avoit tout la veille, on le sait bien,
Et maintenant on ne lui trouve rien,
Qu'un air novice, incroyable à son âge,
De l'embarras et le plus sot maintien.
Ce changement d'une nuit est l'ouvrage,
Et quelle nuit! « C'étoit là mon vainqueur!
Quel choix affreux! dit la reine en soi-même.
Est-ce bien lui que j'aimois et qui m'aime?
Et d'où sort-il? Il est à faire horreur. »
  Le roi paroît brillant comme la rose,
Il a l'œil net et le teint reposé;
Alphonse rit, en songeant à la cause;
Du bon Henri le secret est aisé.
A son aspect Henriette s'anime,
Veut l'admirer, et l'admirer encor,
Vole vers lui, trouve son air sublime,
Et dit à part : « Son cœur est un trésor. »
On se retire, et chacun se tourmente
Pour expliquer un pareil engoûment;
Les merveilleux disoient en s'en allant :
« Si de Henri notre reine est contente,
Elle est humaine et n'est point exigeante;
A peu de frais on sera son amant. »
  De notre heureux figurez-vous la rage,
A quel excès son orgueil est blessé!
Par ses dédains Henriette l'outrage,
Ce qu'il enflamme est pour lui seul glacé.

Il a tout fait, il n'est rien qu'il recueille,
C'est lui qui plaît, c'est Henri qu'on accueille;
Et par Alphonse, Alphonse est éclipsé.
N'aimant que lui, la reine l'abandonne.
Martyr, le jour, du bonheur de la nuit,
Plus il le fonde, et plus il le détruit;
Il est l'abeille, et le frelon moissonne.
Que fera-t-il? De désirs consumé,
Lui faudra-t-il, renfermant son ivresse,
Simplifier et borner sa tendresse,
Être odieux, pour être encore aimé?
Vingt autres nuits complètent sa disgrâce.
« Quoi! je m'épuise en l'honneur d'un mari!
S'écrioit-il; chaque exploit que j'entasse
Place une fleur sur le teint de Henri! »
De sa colère à peine est-il le maître;
Il lutte encor, mais c'est en menaçant.
La nuit suivante il se fait reconnoître,
Ote à l'époux les myrtes de l'amant,
Et veut jouir des transports qu'il fit naître.
De cette audace Henriette frémit,
Veut appeler, prétend qu'on la trahit,
Que d'un roi lâche il se rend le complice,
Et qu'il devroit, devant elle interdit,
Rougir d'un bien surpris par artifice.
Alphonse insiste, il a toujours raison.
La dignité n'est point une défense
Contre le ton de sa vive éloquence.

De crime en crime il obtient son pardon.
On dit bientôt, et ce n'est qu'une feinte,
Puisque d'Alphonse on ignore les soins,
On dit en cour que la reine est enceinte.
Il est très sûr qu'on le seroit à moins.
Je vois d'ici le triomphe et la joie
De notre amant, trop prompt à s'engager.
Tout son bonheur dans ses yeux se déploie,
Et son orgueil lui masque son danger.
D'un pied superbe il effleure la terre,
Lève plus haut son front épanoui.
Il est aimable, heureux et téméraire;
Ce globe vil n'est pas digne de lui.
Dans ce moment d'ivresse et d'insolence,
Sans nul objet il court chez Sandoval,
Qui de son art pleuroit l'insuffisance,
Et s'accusoit, sans lui vouloir du mal,
Du vide affreux qui suit la résistance.
L'autre sans doute a conçu l'espérance
Qu'elle pourra deviner son secret,
Et qu'il saura, par un adroit silence,
Lui dire tout, sans paroître indiscret.
Dans son boudoir, il la trouve étendue
Sur un sofa qu'il a trop respecté;
En le voyant, elle paroît émue,
Peint le désordre et peint la volupté.
Quelques rubans, dénoués avec grâce,
Ont à son sein rendu sa liberté.

Son attitude encourage à l'audace,
Et sa langueur ajoute à la beauté.
Elle a le soin d'ordonner à sa bouche
Certain sourire expressif, enchanteur,
Aveu muet, qui pénètre, qui touche,
Et parle aux sens pour mieux parler au cœur.
Alphonse entend; il croit dans l'occurrence
Qu'il est décent d'annoncer des désirs.
Il se décide, hasarde quelque instance;
On lui répond par de foibles soupirs.
Il va plus loin, il engage l'affaire :
O honte! ô crime! ô Burgos, qui l'eût dit?
Au seuil du temple il demeure interdit...
Et ne sait plus que penser ni que faire.
On patiente, on se résigne, on rit;
Rien ne lui fait, son opprobre est écrit.
Chaque transport dégénère en outrage;
Trois fois en vain il veut surgir au port,
On a compté son troisième naufrage,
Et poliment il convient qu'il a tort.
Ce n'étoit pas le moment d'être sage.
Que voulez-vous? désirs, vigueur, santé,
La jeune reine avoit tout emporté.
Il disparoît : cette amante si tendre
Voit, par malheur, un peu trop clairement
Que l'on perd tout quand on veut trop attendre;
Qu'il ne faut pas différer à se rendre,
Pour peu qu'on craigne un tel événement,

Et qu'en amour le plus sûr est de prendre,
Dût-on après filer le sentiment.
Bientôt Alphonse expiera cette offense.
Henri craint fort, aux dédains, à l'ennui,
Que laisse voir Henriette avec lui,
Que de sa fraude elle n'ait connoissance.
« Oui, c'en est fait, le traître aura parlé,
Dit le monarque, et tout est révélé. »
Plein de l'insulte, il songe à la vengeance.
De faux écrits on nomme Alphonse auteur.
Le roi, qui veut en passer son humeur
Et s'épargner les frais d'une clémence,
Lâche après lui le grand Inquisiteur.
Dans les cachots en secret on l'entraîne,
Par cent cagots il est apostrophé,
On le condamne, et l'amant de la reine
Est prêt d'orner un bel autodafé.
De cette horreur elle se fait instruire,
A force d'or corrompt le tribunal,
Soustrait Alphonse au pouvoir monacal,
Le sauve enfin : c'est l'amour qui l'inspire...
Puis on dira qu'il ne fait que du mal.
Abandonnée à ses douleurs mortelles,
La jeune reine aime et brûle toujours,
Et, dans Burgos, elle eut des nuits trop belles
Pour désormais compter sur de beaux jours.
Du fils d'Henri ce que devint le père,
S'il demeura, s'il dut s'expatrier,

S'il eut le sort malheureux ou prospère,
C'est ce qu'encor je n'ai pu débrouiller ;
Mais de ceci l'instruction est claire :
Mes chers amis, il ne faut jamais faire
Son roi cocu, vînt-il vous en prier.

ATALANTE

Tiré d'*Elien*, livre XIII, chapitre 1.

On dit qu'un certain Jasion
Jadis pour fille eut Atalante,
Non l'héroïne de ce nom,
A la course si triomphante,
Dont Hippomène fut l'époux,
Mais celle qu'un père en courroux
Voulut perdre dès sa naissance.
L'esclave chargé du forfait,
Ému, touché de son enfance,
Sous un roc la porte en secret
Et l'y dépose sans défense.
L'enfant, à la mort condamné,
Là ne fut point abandonné.
Une ourse, à qui des mains cruelles
Avoient ravi ses nourrissons,
Traînant ses pesantes mamelles,
A pas tardifs descend des monts,
La voit, s'approche, lui présente

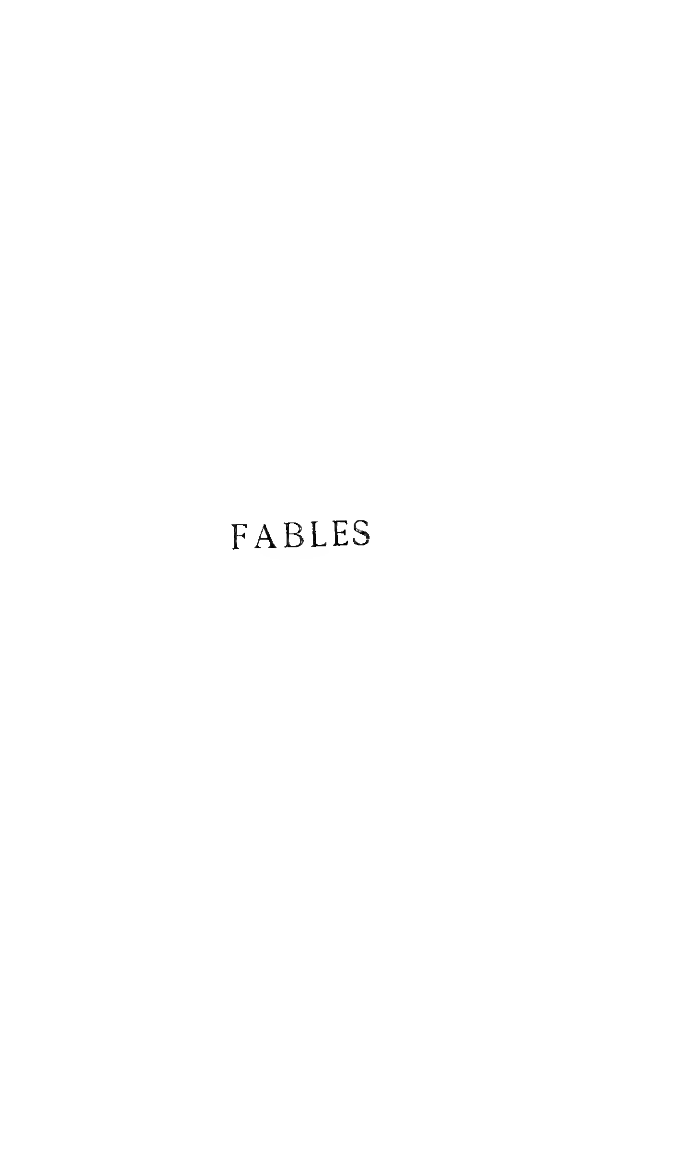
Le lait qu'à sa race naissante
La nature avoit destiné,
Et sa pitié compatissante
Nourrit sous sa roche effrayante
Ce petit être infortuné.
Mais du chasseur qui l'a privée
Des oursons qu'allaitoit son sein,
Par une faveur du destin,
Atalante en pleurs est trouvée.
Isolé, n'ayant point d'enfans,
Cet homme, en son réduit rustique,
Cache aux regards ses premiers ans,
A la fortifier s'applique
Par les plus grossiers alimens ;
Et dès que, par degrés, le temps,
La faisant croître en cet asile,
Eut joint la force à sa beauté,
Elle fit le vœu difficile
De garder sa virginité.
Sous un mont fameux d'Arcadie,
Presque inaccessible aux humains,
L'abri d'une grotte fleurie
Lui parut propre à ses desseins ;
Une onde limpide y murmure ;
A ce bruit répond un écho
Qui trouble seul, près du ruisseau,
Le calme sourd de la nature.
Homère, en chantant Calypso,

Décrit sa grotte, et moi, je tente,
Avec un bien foible pinceau,
De peindre celle d'Atalante.
Le figuier lui donne ses fruits,
L'olive y mûrit sans culture;
Des canaux, par son art conduits,
Baignent les fleurs et la verdure;
Et, dans ce séjour écarté,
Où règnent l'ombre et le silence,
On voit qu'au sein de l'innocence
Respire une chaste beauté.
Sa main, qui se forge des armes,
Aux animaux lance des dards;
Et, pour la soustraire aux regards,
Leur dépouille voile ses charmes.
Son teint n'offre point la blancheur
Des beautés qu'à l'ombre on renferme;
Jamais un sein ne fut plus ferme
Et n'annonça plus de vigueur.
On aimoit jusqu'à sa rudesse;
Sans nourrice et sans mère, hélas!
Qui l'eût instruite à la mollesse?
Sous des lambris, sur des sofas,
On n'éleva pas sa jeunesse;
Ses membres, toujours exercés,
Ont l'embonpoint qu'avec mesure
Vénus cache sous sa ceinture,
Et ses cheveux ne sont tressés

Que par les mains de la nature ;
Enfin, elle inspire à la fois
Un sentiment vif et contraire.
La crainte de subir ses lois
Et l'ardent désir de lui plaire.
Elle sait, malgré ses mépris,
Entraîner les cœurs à sa suite,
Trop farouche pour Adonis,
Mais charmante pour Hippolyte.
Tristes fléaux de la moisson,
Deux fiers pasteurs logeoient près d'elle,
L'un est Sylvain, l'autre Morgon ;
Ils dévastoient tout le canton,
Et soupiroient pour cette belle.
Le ceste, la danse, les ris,
Qui plaisoient tant à la jeunesse,
N'étoient point leurs jeux favoris.
La torche en main, dans leur ivresse,
Tantôt semant partout l'effroi,
Ils intimidoient la tendresse ;
Tantôt pour obtenir la foi
De la plus inflexible amante,
Couronnés de joncs et d'acanthe,
Et d'Amour subissant la loi,
Tous deux poursuivoient Atalante ;
Tous deux, sans crainte et sans pitié,
Ensemble exerçant leurs ravages,
Étoient pourtant, quoique sauvages,

Joints par la plus forte amitié.
Un soir, notre nymphe rebelle
Entend des cris sur les coteaux ;
Bientôt dans l'ombre que voit-elle ?
Ses tyrans, dont l'œil étincelle,
Armés de traits et de rameaux,
Lui présentent leur main cruelle ;
Les pins en feu sont leurs flambeaux,
Et leur voix féroce l'appelle.
L'héroïne, à son vœu fidèle,
Saisit un de ses javelots,
Et, soudain, l'un des deux rivaux
Tombe sous l'atteinte mortelle.
« Ah! vois mon désespoir, frémi,
S'écria Sylvain tout en larmes;
Frappe-moi de mes propres armes,
Viens me rejoindre à mon ami! »
En disant ces mots il s'élance,
S'attache à ce corps palpitant;
L'amitié lui crioit vengeance,
L'amour le désarme à l'instant
Et lui fait sentir sa puissance ;
Mais sa voix ne peut réprimer
Des regrets pleins de violence,
Qu'il sert plutôt à rallumer.
Sans art comme sans espérance,
Sylvain ne sait rien renfermer ;
Signalant sa mâle constance,

Il voudroit pouvoir ranimer
Le compagnon de son enfance...
Ce barbare savoit aimer !
Atalante à son tour commence
A perdre sa sévérité ;
Son bel œil, de pleurs humecté,
A déjà moins d'indifférence ;
Un mouvement d'humanité
Alarme un peu son innocence,
Mais imprime, sans qu'elle y pense,
Plus d'intérêt à sa beauté,
En y peignant la bienfaisance.
Sylvain cruel fut rejeté,
Sylvain sensible est écouté...
Un soupir est sa récompense.
Au pasteur qu'immola sa main,
Elle rend le devoir suprême ;
Puis l'amour, caché dans son sein,
Va consoler celui qu'elle aime.
Ce Dieu veilla sur leur destin,
Habita leur grotte charmante ;
Et le cœur de l'heureux Sylvain,
Jaloux de plaire à son amante,
Devint chaque jour plus humain,
Instruit par le cœur d'Atalante.



FABLES



LA FABLE ET LA VÉRITÉ

La Vérité dit un jour à la Fable :
« De quel front soutiens-tu que nos droits sont égaux ?
J'existe avant les temps : toujours brillante et stable,
J'ai vu les élémens s'élancer du chaos.
Tout se détruit, change et succombe ;
A cette loi l'univers est soumis ;
Je la brave ; un empire tombe,
Moi, je m'assieds sur ses débris.
— Je connois ton pouvoir, je sais ton origine,
Lui répond la Fable en riant ;
Elle est très noble, assurément :
Sur les âges elle domine ;
Je ne suis que ton ombre, et le dis franchement ;
Mais je suis une ombre badine.
Ton miroir, par exemple, est un meuble effrayant ;
La foiblesse le craint, l'amour-propre le brise.
Moi, je corrige en égayant ;
Tu montres la leçon, et moi je la déguise.
Le Temps ne fut pas trop sensé

De t'avoir ainsi dépouillée :
Quand l'homme est corrompu, tu dois être voilée.
Ma très auguste sœur, l'âge d'or est passé.
Ne va pas prêcher ainsi nue,
Si tu prétends grossir ta cour.
Vénus même, Vénus plaît mieux un peu vêtue;
La nudité ne sied bien qu'à l'amour.
Tu menaces; je ris sans cesse.
Pour instruire l'orgueil, il faut le caresser.
Quand je guéris les cœurs que tu viens de blesser,
L'homme, ce vieil enfant, me prend pour la sagesse.
Tiens, faisons la paix en ce jour :
Unissons-nous pour venger ton injure ;
Je serai ta dame d'atour,
Et j'aurai soin de ta parure.

LE BUREAU ET LA TOILETTE

Dans le magasin d'un Persan
Qui brocantoit dans toute la Syrie,
Une Toilette fort jolie,
Quoiqu'elle parlât musulman,
Se trouvoit, par hasard, près d'un Bureau sévère,
Meuble autrefois d'un membre du Divan,
D'un apôtre de l'Alcoran,
Turc, s'il en fut, et Turc atrabilaire.
« Pour m'approcher, sais-tu bien qui je suis ?
Dit-il bientôt à sa voisine.
Dans les États tout s'achemine,
A l'aide de mon noir tapis.
Je suis un très grand politique ;
Sans moi, point de contrats ; sans moi, plus de traités ;
Les actes importans me sont tous présentés ;
J'ai la confiance publique.
— Pédant, c'est bien à toi de vouloir prendre un ton,
Dit la Toilette ; écoute, et lutte si tu l'oses :
J'habitois le sérail dans ma jeune saison ;
Tu jugeois les effets, j'apercevois les causes.
Par un seul mot, si tu sais voir,
Tu verras quel est mon mérite.

J'ai, pendant plus d'un an, soutenu le miroir
D'une sultane favorite.
Disgrâce, entreprise, faveur,
J'épiois tout dans son principe ;
Plus d'une fois le Grand Seigneur
A mes côtés fuma sa pipe.
Le cadi fut biffé tout net :
Ce juge avoit trop de lumières.
Mahmoud faisoit bien le sorbet ;
On le fit chef des Janissaires.
Certain bacha fut empalé
Pour un rêve de la sultane ;
Traité par elle de profane,
Un derviche fut étranglé.
Chaque petite fantaisie
Causoit un grand événement ;
Enfin, le sort de la Syrie
Et de tout l'Empire ottoman
Dépendoit d'une bouderie,
D'un œil battu, de l'humeur du moment,
Ou, quelquefois, d'une insomnie.
J'ai... » La porte s'ouvrit, elle n'acheva pas.
Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux ! faites parler les toilettes !...
Et nous saurons le secret des États.

L'AUTRUCHE

RANGEZ-VOUS tous, je vais voler,
Crioit une Autruche pesante;
Et les oiseaux de reculer,
Dans la plus curieuse attente.
« Allons, suivez-moi bien des yeux,
Vous verrez si je tiens parole.
Je vais fendre l'azur des cieux;
C'est pour le coup que je m'envole.
Gare, gare!... » En disant ces mots,
Que sifflent l'alouette et quelques hirondelles,
Elle étend lourdement ses ailes,
Trop courtes de moitié pour des projets si beaux.
Infructueux efforts! cramponnée à la terre,
Ses pieds servent mal ses projets;
Elle sillonne la poussière,
Et, s'agitant toujours, ne s'élève jamais.
Ces disgràces sont ordinaires,
Et chez le peuple auteur on ne voit que cela.
Combien d'autruches littéraires
Disent : « Je vole », et restent là!

LE RENARD

ET LES JEUNES LAPINS

Blanchi dans les ruses de guerre,
Un Renard, renard s'il en fut,
Temporisant, pour atteindre son but,
Comme un zéphyr rasant la terre,
Et toujours méditant l'escalade ou l'affût,
Bref, le Sinon [1], de tout le voisinage,
Ayant fait, une nuit, le sac d'un poulailler,
Vint le matin dans un champ s'égayer :
Tel un héros, las du carnage,
Repose à l'ombre du laurier.
Par de fraîches vapeurs la terre est arrosée.
Maître Renard, bercé parmi les fleurs,
Et d'un air printanier respirant les odeurs,
Se roule, se blottit dans l'herbe et la rosée.
Par intervalle il va sautant,
Il court après sa queue, avec elle il badine ;
En vrai tartufe il compose sa mine,
Et le vieux coquin fait l'enfant.

---

1. C'est le nom du traître qui livra Troie aux Grecs.

Deux Lapins sans expérience,
De leur côté, dans le pré s'amusoient,
Trottinoient, broutoient, se baisoient,
Sur leur derrière se posoient
Et jouoient en toute innocence.
Ils aperçoivent le Renard
Avec son mouvant étendard.
On examine, on fait silence,
On dresse l'oreille, on balance,
On tient conseil pour fuir, mais le rusé cafard
A l'air si doux, si bénin, si tranquille,
Qu'ignorant les pièges de l'art,
Ces étourdis restent dans leur asile ;
Aux Lapins, comme à nous, la raison vient trop tard.
Ils font plus ; l'un d'eux se hasarde :
« Vois-tu, dit-il, ses yeux caressans et sereins?
Comme il est tendre alors qu'il nous regarde!
Il a l'air d'aimer les lapins.
Que craignons-nous? » Bientôt leur effroi cesse ;
On avance un pas, et puis deux,
Et, guettant le moment, l'animal cauteleux,
A chaque pas qu'ils font redouble de tendresse.
Bien confians et bien joyeux,
Les voilà près de lui, voilà qu'il les caresse,
Qu'il les réjouit de son mieux ;
Et nos Jeannots sont vraiment dans l'ivresse ;
Ils trouvent un ami, leur sort est trop heureux.
Un vieux lièvre passoit ; Dieu sait s'il alloit vite :

« Fuyez, leur dit-il en courant,
Fuyez, ou gare le Cocyte! »
L'avis est inutile autant qu'il est prudent.
Les deux infortunés veulent en vain le suivre,
Le Renard les happe à l'instant
Et vous les croque au frais, pour leur apprendre à vivre.
Vous, admis dans le monde à la fleur de vos ans,
Vous êtes entourés de gens instruits à feindre;
Et rien pour vous n'est plus à craindre
Que l'air affable des méchans.

LES MOINEAUX ET LE TEMPLE

En réparant un Temple antique,
On en fit déloger des milliers de Moineaux ;
Mais, dès qu'il fut bien magnifique,
Bien réparé, voilà mes étourneaux
Qui s'en reviennent de plus belle.
Vain espoir ! les dômes sacrés
N'offrent pas à nos effarés
De quoi loger une hirondelle.
Las ! tous les trous étoient murés !
« Bon Dieu, quelle folle dépense !
S'écria l'essaim bourdonnant.
A quoi cet édifice immense
Pourra-t-il servir maintenant? »

LE DIAMANT ET LE LAPIDAIRE

Un Lapidaire travailloit
Des pierres que son art faisoit paroître fines
En facettes il les tailloit,
Les montoit à plaisir : on les trouvoit divines.
« Quel feu, disoit-on, quel éclat!... »
Un Diamant tout brut encore
Reste à l'écart; on n'en fait nul état :
Il est de prix, mais on l'ignore.
Le meilleur fond a besoin d'ornement :
Sans un peu d'art la nature a beau faire :
Le génie est le Diamant,
Et le goût est le Lapidaire.

LES VOYAGES DE LA VÉRITÉ

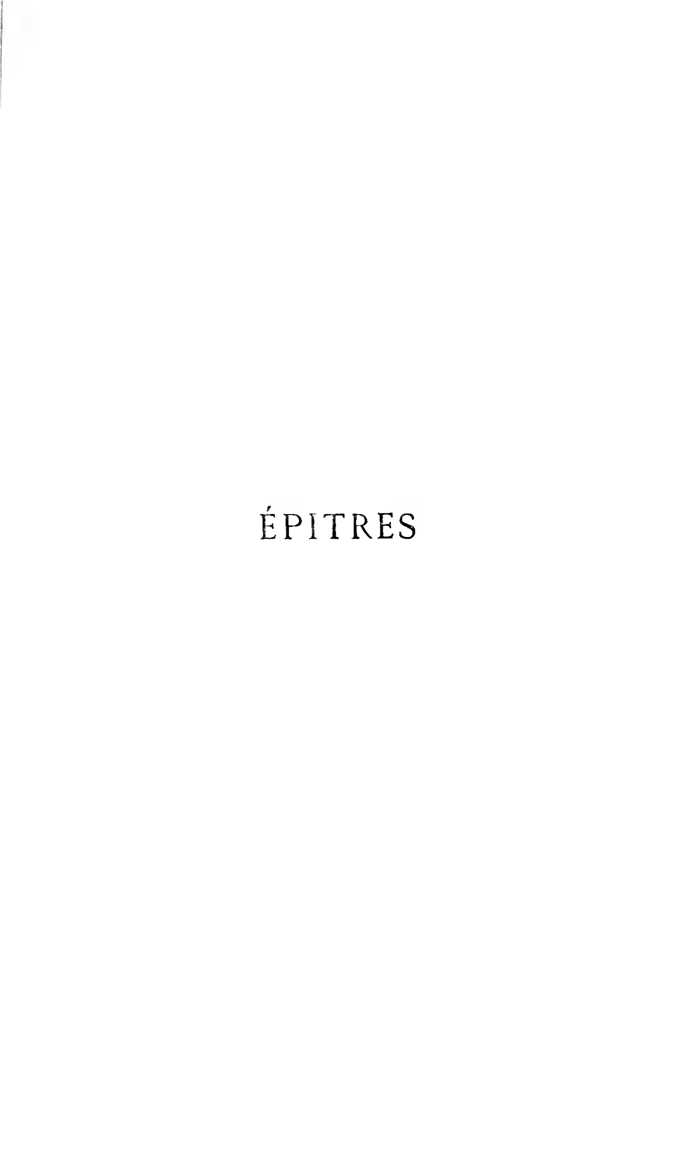
Un beau matin, la Vérité
Quitta, dit-on, sa retraite profonde :
La voilà promenant son fanal redouté,
Errante sur le globe et commençant sa ronde.
Le cagot la maudit, le faux sage la fronde,
Le sot en est épouvanté.
Elle débarque aux rives du Bosphore :
Grande rumeur chez le Mufti ;
Il mande le Divan... le Pontife a frémi
Pour le Prophète qu'il adore,
Et qui, pendant son règne, a tant de fois menti.
Elle marche au sérail : une cohorte altière
Menace, sabre en main, de la faire empaler ;
Des muets éloquens viennent pour l'étrangler :
L'imbécile Sultan ne veut pas qu'on l'éclaire.
« La fuite ou le cordon... optez. — Mon choix est fait. »
D'un pied léger elle vole à la Chine,
Et d'avance jouit du sort que lui promet
Un peuple intelligent que le Tien illumine,
Et que d'antiques lois ont dû rendre parfait.
Elle n'avoit pas tort : la nation l'accueille ;

Mais des Mandarins sagement
La politique se recueille;
Ils s'alarmoient apparemment
Pour les secrets du portefeuille...
Bref, la dame est chassée. En cheminant toujours,
Elle arrive à Madrid; on l'arrête aux barrières.
Des Inquisiteurs débonnaires,
La lorgnant d'un air doux, lui font un beau discours,
Pour lui prouver qu'on doit brûler ses frères.
En l'honneur de la Vierge, et d'un Dieu tout clément,
On prépare un bûcher splendide,
Pour l'y placer pompeusement :
La voyageuse s'intimide,
Et disparoît fort prudemment.
Elle vit cent climats, voyagea dans la France,
Et vint enfin se montrer à Paris.
« C'est le séjour des beaux esprits,
Des arts, de la sagesse et de la tolérance;
Je vais de mes travaux y recevoir le prix. »
Beau rêve! à peine entrée, on l'observe, on la guette,
Contre elle on a déjà tonné;
Plus d'un docteur s'est déchaîné,
Et plus d'un juge la décrète.
Enfin, ne trouvant sous les cieux
Que dévots préjugés, ou terreurs politiques,
Des poignards, des bûchers, de zélés fanatiques,
Et des forfaits religieux;
Sans plaindre les humains qui l'avoient outragée,

Sans en attendre un repentir,
Dans son premier asile elle s'est replongée,
Et rentre dans son puits, pour n'en jamais sortir.

LE SERPENT ET LA COLONNE

Un Serpent des plus étourdis
Sous les parvis d'un temple insulte une Colonne;
Et le voilà qui l'environne
De ses innombrables replis.
« Il est temps, dit-il, qu'on t'abatte,
Que de ton faste antique on délivre les airs. »
En même temps jaillissent les éclairs
De sa prunelle d'écarlate.
Il s'enfle, il se courrouce, il vomit son poison;
Et, dans l'excès de sa rage inutile,
Va contre le marbre immobile
Dardant les traits aigus de son triple aiguillon.
Un passant qui survient coupe en deux le reptile,
Qui, dans l'instant, détaché du fronton,
Ensanglante le péristyle,
S'agite, et rampe encor sur son double tronçon :
Mais, malgré ses efforts, la force l'abandonne;
Sa crête, qui pâlit, veut en vain se dresser;
Il meurt au bas de la Colonne
Qu'il s'efforçoit de renverser.



ÉPITRES



A LA

BARONNE DE NEUKERQUE

Enfin, te voilà de retour
Dans ce pays de fous aimables,
Chez ces François recommandables
Par le caprice et par l'amour;
Peuple charmant qui déifie
Tout ce qui vient pour l'embellir;
Qui, sage avec étourderie,
Suit toujours l'attrait du désir,
Et depuis deux siècles s'ennuie
En courant après le plaisir.
Des travers et des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant;
Cent jolis riens, peu de scrupules;
Des ardeurs qu'emporte le vent;
De jeunes seigneurs bien volages,
Bien aimables, bien insolens;
Et des bouffons, soi-disant sages;

Et des héros de temps en temps.
Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande,
Où l'on ignore le bon ton,
Et d'où nous viennent, me dit-on,
Les vapeurs et la contrebande?
On n'y voit que de gros marchands
Entêtés de leurs pâturages,
Des nymphes pressant leurs laitages,
Et des animaux calculans,
Qui, sur les bords d'une onde pure,
Semés de bosquets enchanteurs,
Promènent leur lourde structure,
Viennent enfumer la verdure
Et souiller le parfum des fleurs;
Qui, jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu,
Préfèrent Barrême à Chaulieu,
Et leurs pipes à leurs maîtresses.
Et les amours, dans ce climat,
Ont-ils les manières plus douces?
Ce sont des espèces de mousses
Toujours pendus à quelque mât,
Des navigateurs intrépides,
Ronflant, jurant sur des vaisseaux,
Ou qui nagent entre deux eaux
Pour faire peur aux Néréides.
Que dire, hélas! d'un tel pays,
Et des habitans qu'il rassemble?

Il faut y loger, ce me semble,
Nos matelots et nos maris.
Parmi nous fixe ton empire.
Nous seuls pouvons sentir le prix
De ces traits si bien assortis
Pour intéresser, pour séduire;
De ta bouche aux vives couleurs
Où la volupté semble éclore,
Où badine l'amant de Flore,
Qui croit voltiger sur des fleurs;
De cette belle chevelure
Qui se joue en mille replis,
Et, sans se charger de rubis,
Est elle-même une parure;
De ces innombrables attraits
Que l'Amour seul pourroit décrire,
Et que sans doute il n'a point faits
Pour l'œil d'un bourguemestre épais
Qui ne sait pas comme on soupire,
Et qui ne l'apprendra jamais.
Ici la beauté souveraine
Nous fait des plaisirs de ses lois;
Et nous encensons notre reine
Pour la mieux tromper quelquefois:
Elle en impose au plus volage;
Le plus téméraire la craint,
Et les dieux mêmes qu'elle peint
Sont oubliés pour leur image.

Quels myrtes frais tu vas cueillir !
Ils se plaisent sur nos rivages.
Que nous allons t'offrir d'hommages !
Que nos femmes vont te haïr !
Il faut t'attendre à leurs cabales,
A leurs justes ressentimens :
Elles aiment peu leurs amans,
Mais détestent bien leurs rivales.
Tu n'auras plus que de beaux jours :
Malgré leur jalouse colère,
Devant toi marcheront toujours
Le grand étendard de Cythère
Et la phalange des Amours.
Pour ton époux, je le révère :
Mais qu'il reste où le sort l'a mis ;
Et qu'il regrette en son pays
Les péchés qu'ici tu fais faire.

A M. DE VOLTAIRE

Sur la complaisance qu'il a d'écrire
à tout le monde.

Tu nous mis l'histoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques sots
Sous les verges de la satire
Et sous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France;
De la scène ils sont l'ornement :
Ils manquent un peu d'ordonnance;
Mais, toujours pleins de sentiment,
De pathétique et d'éloquence,
On les attaque vainement;
Ils ont nos larmes pour défense.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu poursuivis, sans conséquence,
Et La Beaumelle et Maupertuis :
Je les mets sur ta conscience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant soit peu de vaine gloire.
Je n'ai pas de peine à le croire,
Et ce n'est pas un grand péché.

Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton siècle donnant le ton,
Tu tiens le sceptre du génie
Et le flambeau de la raison.
Volage amant de la sagesse,
Dont tu ressuscitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeunesse;
Par toi, par ton heureuse adresse,
Le Pactole plus illustré
Vient rouler son or égaré
Parmi les ondes du Permesse.
Les amans t'adressent leurs vœux,
Ils accourent dans ton asile;
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux.
Ta plume est le fléau du vice;
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la justice.
Tu consoles l'humanité,
Qu'on afflige, qu'on déshonore;
Et, quand le sage est tourmenté,
Voltaire est l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi sont réunis
Le philosophe qui disserte
Sans jamais effrayer les Ris,
Et l'auteur qui tient table ouverte,

Fait peu commun aux beaux esprits.
Mais, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteur avec excès?
Rien, à mon gré, n'est si risible
Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les as seul avisés.
Si leur siècle les contrarie,
Tout est perdu, goût, équité :
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la postérité.
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche
Pour lorgner l'immortalité.
Bardus paroit, et pour stupide
D'une voix il est proclamé ;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé :
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur
Où le fat, par ta signature,

Est désigné ton successeur.
  Ta louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Être semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs :
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie et la détruit.
  Toujours jaloux de renommée,
Car c'est le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes censeurs
Prétends-tu lever une armée
Et t'y soudoyer des prôneurs?
Mais crains du moins leur maladresse,
Ils sont d'un gauche à t'effrayer;
Toujours prompts à s'extasier,
Ils te nuisent par leur ivresse.
Croirois-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta *Prude* obstinément,
Et vanter intrépidement
Samson, tes odes et *Pandore*?
Dans ton Commentaire charmant
Depuis qu'il t'a pris fantaisie
De persifler si lestement
Le grand peintre de Cornélie,
Qui, sublime tout bonnement,

Ne sut persifler de sa vie,
Ne voilà-t-il pas tous nos sots
Qui vont étayant ton système,
Et sont de ton nouveau blasphème
Les infatigables échos?
Que ces bouffons, ces froids copistes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, si tu le veux,
Mais non pas tes panégyristes.
 Converse avec les Diderots,
Les d'Alembert et les Duclos.
Du haut des sphères qu'il mesure,
Buffon brigue ton entretien;
Le confident de la nature
A mérité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre abbé
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les Grâces nues
Dans maint roman très prohibé.
Du jour apprends l'historiette
Par ce fou, volage et charmant,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le sentiment
Comme contraire à l'étiquette;
Et qui, daignant éparpiller
Les trésors de son portefeuille,
De chaque fleurette qu'il cueille

Voit sortir un nouveau laurier.
Mais, par tes billets circulaires,
N'enhardis plus l'essaim bruyant
De ces insectes éphémères,
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlans,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnans,
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.
Adieu ; de ce vain badinage
Ne va point te formaliser ;
Un fou peut-il blesser un sage
En ne voulant que l'amuser?
Ne cherche pas qui je puis être,
Je donne un conseil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'enveloppe,
J'osai rire quelques instans ;
Et je vais pleurer à *Mérope*.

A L'AUTEUR DES *GRACES*

Oui, la véritable féerie,
N'est que le charme des talens.
Saint-Foix, ton aimable génie
Est le dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images,
Tu peins nos goûts et nos penchans :
A ta voix naissent les bocages
Peuplés de nymphes et d'amans;
Les indifférens et les sages
Sont réchauffés par tes accens,
Et c'est à l'ivresse des sens
Que l'on reconnoît tes ouvrages.
Que j'aime ce fripon d'Amour,
Chassé des cieux pour ses fredaines,
Et ravi d'établir sa cour
Parmi des beautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il, en effet,
Près de la fougueuse Bellone,
De Pallas qui toujours raisonne,
D'Hébé qui garde le buffet,
Près de Jupin qui le sermonne,
Et qui, tâchant de s'égayer

Dans son triste et brillant empire,
Se met parfois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on sait rire,
Et qu'il est contraint d'envier?
Car tel est le céleste groupe
Si las de la divinité,
Et savourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.
 L'Amour est bien mieux sur la terre :
Là tout l'encense et le révère;
Là de tout il se fait un jeu,
Brave l'égide redoutable,
Et, quittant l'affiche d'un dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le sentiment absorbé,
Tantôt en silence il sait plaire;
Tantôt abjurant le mystère
Près de la volage Thisbé,
Il est fou comme un mousquetaire
Et libertin comme un abbé.
 Sans cesse il termine ou projette;
Et, dans son délire enfantin,
S'il badine le sceptre en main,
Il commande avec la houlette;
Il unit la nature et l'art,
Chez la prude il vient sur le tard,
A toute heure chez la coquette.
 Par son inconstance emporté,

Au hasard il enflamme, il blesse
La simple et crédule beauté,
Qui, soupçonnant la volupté,
Touche à l'instant de la foiblesse;
Et le jeune homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'instinct l'appelle,
Vif, pressant, heureux et trompeur,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur
Le doux espoir d'être infidèle;
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé sous la main du Temps,
S'exténue en cherchant à plaire,
Prend ses regrets pour des désirs,
Et, d'une voix octogénaire,
Balbutie un hymne aux plaisirs.
  Au fond de ce bocage sombre,
Quel dieu, l'œil à demi fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbrisseau parfumé?
C'est l'Amour, c'est ce dieu perfide,
Toujours plus cruel et plus beau :
Voilà son air doux et timide,
Voilà ses traits et son flambeau.
Trois nymphes, pour lui quel présage!
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin
Et se sauvent sous le feuillage.
L'Amour rit de leur badinage

Et s'applaudit de son destin.
L'aspect d'un enfant les rassure :
On vante ses vives couleurs,
On joue avec sa chevelure,
On l'ensevelit sous des fleurs.
Renfermant encor son ivresse,
Son sein, que l'on ose presser,
Palpite, et craint de repousser
La jeune main qui le caresse.
Mais surtout que j'aime à le voir,
Sous les liens de ces guirlandes
Qui devoient lui servir d'offrandes,
Gémir sans force et sans pouvoir!
Se débattre, verser des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moissonner;
Dans les entraves qu'il déteste,
N'ayant que l'usage des yeux;
Avantage, hélas! bien funeste,
Lorsque, chargé de mille nœuds,
On ne peut disposer du reste!
De jeux toujours environné,
Peintre charmant, peintre des Grâces,
Des fleurs dont tu semas leurs traces
Ton front doit être couronné.
Jusqu'ici ta touche légère
N'a point rencontré de rivaux;

L'Amour fit placer tes tableaux
Dans tous les boudoirs de Cythère.
Ah! sois mon maître désormais,
Apprends-moi cet art de séduire,
Cet art qui fixe les succès.
Tu ne veux plus que nous instruire;
Donne-moi tes premiers secrets.
  Mais quoi! puis-je en toi méconnoître
L'aimable élève du plaisir?
Sans l'heureux talent de jouir,
Anacréon seroit à naître.
Les Ris, les Grâces, les Amours,
Furent tes dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu, trop prompt à s'éteindre,
Et que tu sais entretenir,
C'est à force de les servir
Que tu parvins à les bien peindre.

A ZÉMIS

Pendant mon séjour à La Rochelle.

J'ai vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui, vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins;
Vont à des nations sauvages
Porter nos vices et nos fers,
Et ramènent sur nos rivages
Les dépouilles de l'univers.
Mon âme, interdite et surprise,
Goûte un plaisir mêlé d'horreur
A l'aspect des flots en fureur,

Et de l'homme qui les maîtrise...
Viens; embarquons-nous, ma Zémis;
Fuis Paris, il a ses naufrages :
Je te promets des vents soumis,
Un jour pur, un ciel sans nuages :
Tu n'as besoin que d'un souris
Pour en imposer aux orages.
Les Amours, ces dieux protecteurs
Dont toujours l'essaim t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Sitôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns tiendront le gouvernail;
Les autres déploîront la voile,
Et, sur les flots à peine émus,
Les zéphyrs, par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.
Il est des îles fortunées
Où l'on aime sans en rougir;
Où, renouvelant les années,
Le temps rajeunit le plaisir;
On ne trouve, dans ces retraites,
Ni méchans, ni sots indiscrets,
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offensent de naissans attraits;
Point d'élégans saupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,

Ni gentilshommes de la chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un temple de feuillage,
Sur un autel orné de fleurs,
La nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous serons libres, amoureux,
Et, transporté sur nos rivages,
L'Européen ingénieux
Rira bien de nos simples jeux,
Et nous prendra pour des sauvages,
Assez sots pour n'être qu'heureux.
   Mais où m'égare mon délire?
Ce n'est qu'un rêve, ma Zémis.
Restons où le sort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire?
Le dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant théâtre;
Ton joli nez que j'idolâtre
N'est point troussé pour les déserts.
Adieu, mon île et mon bocage;
Tout examen fait, demeurons,
C'est le plus sûr et le plus sage;
Et, parmi ce monde volage,
Où l'Amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que soit l'usage,
Le plus longtemps que nous pourrons.

A MADEMOISELLE CLAIRON

Sur l'indécision de sa rentrée au théâtre.

Rentres-tu? ne rentres-tu pas?
Prononce; éclaircis ce mystère.
Quand la gloire te tend les bras,
Pourquoi ferois-tu la sévère?
On se demande tour à tour :
« Hé bien! sait-on quelque nouvelle?
L'aurons-nous? reparoîtra-t-elle?
Joûra-t-elle au moins pour la Cour? »
C'est une alarme universelle,
Un deuil qui croît de jour en jour;
L'Europe entière te rappelle.
Sourde à ses cris, veux-tu, cruelle,
Bouder et l'Europe et l'Amour?
Oui, l'Amour; il marche à ta suite,
Il te doit ses touchans attraits :
A ta voix il pleure ou s'irrite,
Ses triomphes sont tes bienfaits,
Et ta couronne de cyprès
Est sa parure favorite.
Allons, il faut prendre un parti.

Ma Clairon, vois où nous en sommes :
Plus d'actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout est anéanti.
Par toi Paris est au régime :
Reprenant ses antiques droits,
En vain Dumesnil quelquefois
Pour nous enchanter se ranime;
En vain Brizard, les sens troublés,
Vient étaler sur notre scène
Ses beaux cheveux gris-pommelés
Et son âme républicaine :
Chevelure, âme, rien ne prend,
Tous nos jeunes talens succombent,
L'un sur l'autre les drames tombent,
Le public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes États sont dans l'anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet,
D'un quart la recette est baissée,
Et Melpomène est éclipsée
Par le singe de Nicolet.
Toi seule à nos vœux indocile,
Causes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de son pays.
On dit, ô la plaisante histoire!
Que, par un scrupule enfantin,
Tu ne veux point, dois-je le croire?

Trouver Laïs sur le chemin
Où tu prends ton vol vers la gloire.
Ce bruit est faux, je le soutien :
Laïs est si bonne personne!
Elle a des amans, la friponne!
C'est un avoir qui sied fort bien.
Je suis juste, sois indulgente.
Il est permis d'être catin,
Depuis dix-huit ans jusqu'à trente,
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'aigle, au milieu des airs,
Planant au-dessus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buissons
Les jeux des mouches libertines
Et les amours des papillons?
Ah! j'y suis : tu voudrois détruire
Ce ridicule préjugé,
Qui, très sottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrois que tout simplement
Mérope, Alzire, Bérénice,
Allassent jurer en justice,
Et qu'on les crût sur leur serment :
Tu voudrois, sans trop de caprices,
Jouir des mêmes droits que nous,

Et qu'un Dieu sauveur, mort pour tous,
Fût mort aussi pour les actrices.
J'approuve fort de tels désirs,
Et le Pape, plein de sagesse,
Devroit, exauçant tes soupirs,
Te donner pour menus plaisirs
Le droit de mentir à confesse.
Dans un de ces étuis sacrés
Par nos dévotes révérés,
Combien j'aimerois Ariane,
Moitié sainte, moitié profane,
A quelques moines débauchés
Demandant, avec tous ses charmes,
L'absolution de nos larmes
Et le pardon de nos péchés!
  Console-toi : les immortelles
Qui président au double mont,
Déployant leurs brillantes ailes,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Vois l'Amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime les dieux du paganisme;
Tous ces dieux-là sont bonnes gens,
Ils favorisent les talens

Et proscrivent le fanatisme.
Clairon, tu leur dois de l'encens,
Et, puisque le christianisme
N'ose, malgré tes vœux ardens,
Te compter parmi ses enfans
Et te renvoie au catéchisme,
Choisis enfin des dieux plus doux,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous ;
Sois toujours païenne et sublime,
Tu feras encor des jaloux.

A MADEMOISELLE ARNOUT

ACTRICE DE L'OPÉRA

FLORA brilloit jadis dans Rome.
Consuls, pontifes et questeurs,
Et tant d'autres que l'on renomme,
Furent tous ses adorateurs.
On briguoit l'honneur de ses chaînes ;
A sa voix, naissoient les beaux jours;
A ses pieds les aigles romaines
Se jouoient avec les Amours.
En lois érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs :
De Rome elle fut les délices;
Rome en fit la reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais dans peu, Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne;
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Reçois nos baisers et nos vœux;
Livre ton sein à nos caresses,
Le respect est l'encens des dieux,

L'amour est celui des déesses.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie?
Crois-moi, jeune, folle et jolie,
Laisse l'Olympe radieux
A la céleste bourgeoisie,
Que l'on adore et qui s'ennuie,
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à mes yeux;
C'est là que je te déifie;
Voilà ton palais et tes cieux.
Je vois Psyché, je crois l'entendre,
Parmi la foudre et les éclairs,
Mêler sa voix plaintive et tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'amour si tu peins les flammes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur
Et va retentir dans nos âmes.
Dis-moi : par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les sons touchans de Polymnie
Et le silence de Vénus?
Surtout combien je t'idolâtre,
Lorsque, rendue à tes amans
Toujours désolés et contens,

Tu sais, par ton humeur folâtre,
Suspendre et charmer leurs tourmens!
Lorsqu'on te voit sans étalage,
Sans apprêt et sans dignité,
Prêtresse de l'amour volage,
Cueillir avec légèreté
Cette fleur de libertinage
Qui ressemble à la volupté !
Jamais chez toi n'osent paroître
Ces vieux despotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours si bien faits pour l'être ;
Tu proscris les airs imposans,
Les tons burlesques, les caprices
Des altesses de nos coulisses,
Qui traitent en impératrices
Et leurs valets et leurs amans.
Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de Ninon,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture;
Chez toi l'on badine et l'on rit;
La gêne y semble insupportable,
Et l'on y cache son esprit
Afin d'en être plus aimable.
Il est un champêtre réduit,
Temple paisible du mystère,
Où l'on s'envole à petit bruit,

Loin de l'étiquette sévère,
Qu'en riant l'Amour éconduit.
C'est là que, sur une ottomane,
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant et diaphane,
Volent les Jeux et les Baisers.
C'est là que, plus vive et plus belle,
Le feu, la gaîté dans les yeux,
Hébé verse le punch aux dieux,
Qui ne s'enivrent pas sans elle.
C'est là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table,
Entre le Plaisir et l'Amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que font les biens et la grandeur?
Va, ce délire est le bonheur,
Il est le charme de la vie.
Crains de serrer de nouveaux nœuds;
Toujours folle, et toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur et tes vœux.
Ton amour feroit un heureux;
Ton indifférence en fait mille.

A
MADEMOISELLE ALEXANDRINE

Jeune et folâtre Alexandrine,
Je sentois mon heure venir :
Je touchois presque à ma ruine;
J'allois, oui, j'allois m'attendrir,
Grâce à ta si friponne mine...
J'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé sans doute;
Je n'en ai pas plus de repos.
Change-t-on de cœur sur la route,
Comme l'on change de chevaux?
L'Amour, hélas! est du voyage;
Et, quand je soupire pour toi,
Il bat de l'aile autour de moi,
Et s'applaudit de son ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait pétiller la folie,
Et tes agrémens enfantins,
Et cet art qui les multiplie,
Et cette bouche, au doux souris,
Où le baiser vit et repose;

Et ce sein où, parmi les lys,
S'élève un trône pour la rose.
De loin tu sais lancer tes traits.
Au fond d'un bois, dans la prairie,
Partout je trouve tes filets,
Et je galope dans la Brie
Avec l'Amour et tes attraits.
Apprends jusqu'où va mon délire.
Si le ciel est pur, si les champs
Sont rafraîchis par le zéphire,
Je me dis... « En ces doux momens,
Alexandrine doit sourire. »
Mais, sur la cime des forêts,
S'il se forme une nue obscure,
C'est toi qui boudes la nature;
Oui, les beaux jours sont tes bienfaits.
Que de feux! dis-moi donc : qu'en faire?
A peine, hélas! as-tu seize ans.
Déserteurs des bosquets rians
Et du colombier de Cythère,
Bientôt tous les Amours du temps,
Adroits, flatteurs et caressans,
Viendront habiter ta volière,
Becqueter tes charmes naissans;
Et je voyagerai longtemps
Avant de parvenir à plaire.
Chasse, crois-moi, ces importans.
Choisis plutôt un fou sincère

Qui sache aimer sans fade encens :
Tiens; si tu veux, j'ai ton affaire.
Je m'abandonne à cet espoir;
Il a suspendu mes alarmes :
Au galop je fuyois tes charmes,
Au galop je viens les revoir.
Je viens te consacrer ma vie;
Je suis ivre, brûlant d'amour.
Arrange-toi, je t'en supplie,
Pour m'adorer à mon retour.

A M. DE PEZAI

Sur la galanterie moderne.

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raisonne,
L'Amour a perdu de son prix!
Les sages, Dieu me le pardonne,
Ne sont que des amans transis.
Le galant clergé de Cypris
Exclut les docteurs de Sorbonne,
Les géomètres, les maris,
Froid bétail qui toujours foisonne,
Et qui désole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide et mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit :
Oui, c'est l'instinct qui le fait naître,
Et l'analyse le détruit.
Eh! laissons cet enfant bizarre
Régler son vol sur le désir :
Qu'importe après tout qu'il s'égare,
Si l'erreur le mène au plaisir?
  Quelle est notre galanterie
Dans ce beau siècle si vanté?

C'est l'oisive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime, et bientôt on s'évite;
On se prend, parce qu'on se quitte,
Tout est arrangé, concerté :
On fait des enfans par système,
Ou bien par un égard suprême
Pour la pauvre postérité.
L'Amour, éternel moraliste,
Devient un dieu de cabinet :
L'Amour est encyclopédiste;
Ce titre lui sied tout à fait.
  Du bel esprit funeste empire!
Ton glacial, ton précieux!
Avec toi puissé-je proscrire
Tous tes suppôts volumineux,
Dont le travail fastidieux
Fait bâiller tout ce qui respire!
Mes bons, mes stupides aïeux,
Que je vous aime et vous regrette!
Donnez-moi donc votre recette :
Plus sots, vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la chevalerie,
Revenez encor parmi nous :
Revenez, galante Folie,
Amadis terribles et doux;
Vous qui, de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,

Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'univers ;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre
Pour vos belles, pour leur bonheur ;
Et dont l'amour soumis et tendre
N'osoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient osé défendre !
Que j'aime ce fou suranné,
Ce preux paladin de la Manche,
Au long visage décharné,
Mais à l'âme sensible et franche,
Qu'au pied d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune
Se fessant, au clair de la lune,
Pour l'Amour et pour Dulciné !
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland,
Dans son héroïque furie
Si fou, si risible et si grand,
Troubler le cristal des fontaines,
Injurier les doux zéphyrs,
Effrayer les bois et les plaines
De ses longs et bruyans soupirs ;
Pleurer la honte de ses chaînes ;
Et, l'œil sombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de foiblesse,
Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse !

Les voilà ces emportemens,
Et ces écarts et ce ravage,
Ces fougues du cœur et des sens,
Que je préfère au persiflage
De tous nos scélérats charmans.
L'Amour est le dieu des orages,
Raison, le plus froid des tyrans,
Mêle-toi de faire des sages,
Et laisse en repos les amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer :
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre;
Amis, je me fais chevalier.
Je veux dissiper l'imposture :
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la nature
Avec le véritable amour.

Damis, ne va point me distraire !
Ils pourroient encor m'échapper :
Tu sais trop, pour les rattraper,
Combien j'ai de chemin à faire.

A UN AMI

Sur mon déménagement.

AMI, je quitte ma barrière [1],
Mes tilleuls et mes tourtereaux :
Pas encore assez loin des sots,
Je l'étois trop de ma Glycère.
Qu'ai-je besoin, sur mon chemin,
De gazons, d'arbres véritables ?
Je voyage au pays des Fables,
Et leur empire est mon jardin.
De la baguette poétique
Ne connois-tu pas le secret ?
Je puis d'un seul coup de sifflet
Enfanter un monde magique.
Bois de myrte et de serpolet,
Labyrinthes, fraîches cascades,
Dais de fleurs, vertes palissades,
Voûte odorante d'un bosquet,
Appareil brillant d'une fête,
Groupe d'Amours, folâtres jeux,

1. La barrière de Sèvres.

Tout cela, dès que je le veux,
Sort tout arrangé de ma tête.
Mais apprends quel est mon destin.
Sur moi la Providence enfin,
Si dans ses décrets j'ose lire,
Paroît avoir quelque dessein,
Et semble en secret me conduire.
Pour avant-goût de ses faveurs,
Je vais occuper la cellule
D'un de ces pieux directeurs,
Toujours hérissés de scrupule,
De pénitence et de rigueurs,
Le tout pour le bien des pécheurs;
D'un de ces mortels respectables,
Qui, de leur pleine autorité,
Peuvent donner à tous les diables
Un pauvre mondain entêté
De ces illusions damnables
Qui font notre félicité.
Du saint homme ignorant l'absence,
Ses pénitentes, quelque jour,
De leurs messages tour à tour
Gratifieront Ma Révérence ;
En échange du paradis,
On m'enverra pâtes sucrées,
Longues ceintures bien moirées,
Petits rabats, flottans surplis,
Fourrure, hermine doctorale,

De bon chocolat de santé,
Et force liqueur pectorale,
Pour les cas de nécessité.
Que sait-on? Dévotes jolies
Peut-être viendront les matins,
Dessous leurs voiles clandestins,
M'entretenir de leurs folies;
D'une soutane empaqueté,
Je rirai bien de leurs détresses,
En voyant leur timidité
Offrir à ma sévérité
Le bulletin de leurs foiblesses [1].
L'absolution avec moi
Sera le prix de la figure.
Vieilles ou laides, je t'assure,
N'ont, à mes yeux, ni foi ni loi,
Et de qui sait plaire, je croi,
La conscience est toujours pure.
Directeur de mon encolure
Aux attraits donnera beau jeu :
Comment pourroient offenser Dieu
Celles qui parent la nature?
Ma foi! ce dogme est triomphant :

1. Cette petite pièce ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, absolument sans conséquence. C'est ainsi que Boileau s'est permis dans une de ses satires quelques plaisanteries sur les directeurs, quoique pénétré de respect pour les fonctions de leur état.

Mais je vais, hôte moins austère,
Rajeunir de mon presbytère
L'apostolique ameublement.
Déjà Tibulle a pris la case
Qui logeoit l'Ancien Testament;
Catulle saisit promptement
L'étui d'un vieux saint Athanase ;
Un saint Paul tout rongé des rats
A Virgile cède sa place,
Et la *Somme* de saint Thomas
Fuit devant le badin Horace.
Ovide expulse un saint Justin,
Chaulieu chasse un saint Épiphane;
Et Voltaire, qui se pavane,
Fait déserter saint Augustin [1].
Les Suaires, les saintes Faces,
Sont remplacés par ces tableaux,
Où les Jeux tirent les rideaux
Qui nous cachoient le sein des Grâces;
Au lieu de ces grils enflammés,
De ces bûchers du fanatisme,
Où notre doux christianisme
Sanctifia ses bien-aimés,
On y verra de frais ombrages,

1. Un homme du monde peut être plein de vénération pour ces grands personnages, sans les avoir dans sa bibliothèque.

Des lits de gazon, de beaux jours,
Et tout ce qui rappelle aux sages
La religion des amours.
Ici la belle Cythérée
Sort de son berceau transparent,
Et, de ses nymphes entourée,
Sourit au ciel pur qui l'attend.
Plus loin, autour d'un col d'albâtre,
S'entrelace un cygne amoureux :
Douce image d'un dieu folâtre,
Qui se cache pour aimer mieux ;
De la nymphe il se rend le maître,
Et, dans ses amoureux élans,
Éparpille ses lys brûlans
Sur les roses qu'il a fait naître...
Mes amis, mes consolateurs,
Venez tous dans mon ermitage :
Allons, qu'on apporte des fleurs;
Buvons frais; à l'amour volage
Demandons encor des erreurs ;
Et, toujours exempts de nuage,
Si le plaisir est dans nos cœurs,
Que notre front en soit l'image.

A M. SAINT-AUBIN

A l'occasion d'un portrait de Mlle Dubois,
qu'il a peinte en Chimène au moment de ces vers :

Pleurez, pleurez mes yeux, etc.

PEINDRE une belle en ces momens
Où rien ne l'agite et l'enflamme,
Où ses regards, quoique charmans,
Annoncent le sommeil de l'âme,
Où tous les traits dans le repos,
Gardant leur douce symétrie,
Grâce aux couleurs, à leur magie,
Vont s'arranger sous les pinceaux ;
C'est une agréable imposture,
Qui nous attache et nous séduit :
Dans le calme de la nature,
Telle une fleur se reproduit,
Peinte au cristal d'une onde pure ;
Mais je ceins du laurier vainqueur
Le peintre qui, bravant l'usage,
M'offre le tumulte du cœur
Exprimé sur un beau visage ;
Qui des passions, du malheur,

Devient le fidèle interprète,
Et donne à la toile muette
L'éloquence de la douleur.
  Voilà ce que tu viens de faire.
Tu pouvois nous peindre Dubois
Comme la reine de Cythère,
Qui, bornée à l'orgueil de plaire,
Dicte paisiblement ses lois
Aux Amours dont elle est la mère ;
Plus jaloux de nous attendrir,
Tu nous la montres gémissante :
Éplorée, elle est plus touchante
Que lançant les feux du plaisir.
Le froid censeur que tu désarmes,
Lui-même est enfin transporté ;
Eh! qui ne seroit pas dompté
Par un bel œil noyé de larmes?
Sa langueur fait sa volupté.
  Quel intérêt tu sus répandre
Sur le moment dont tu fis choix !
C'est Chimène; je crois l'entendre
En même temps que je la vois,
Et ton pinceau, mieux que la voix,
Devient l'organe d'un cœur tendre.
  Mais quoi ! ta vive émotion
N'a point rendu ta main moins sûre !
Ah ! chaque trait de ton crayon
Étoit sans doute une blessure

Qu'Amour faisoit à ta raison.
Pour moi, si, plein du même zèle,
Éclairé du même flambeau,
Il m'eût fallu, rival d'Apelle,
Peindre la Chimène nouvelle,
A son père dans le tombeau
Conservant un amour fidèle,
J'aurois, en la voyant si belle,
Laissé là crayons et pinceau,
Et quitté cent fois le tableau
Pour tomber aux pieds du modèle.

A LA NOUVELLE HÉBÉ

Il est une Hébé douairière,
Qui verse à boire dans les cieux,
Va promenant, de dieux en dieux,
Et sa guirlande, et son aiguière,
Et sa jeunesse séculaire.
Moi, je connois Hébé d'Hervieux,
Qu'à son ancienne je préfère.
Semblable à la fleur printanière,
A l'Amour, quand il a des yeux,
Son sourire fait des heureux,
Jugez si son cœur en doit faire.
Paroît-elle, on est amoureux ;
On soupire, en attendant mieux :
Elle nous tient par mille nœuds,
Et nous enivre sur la terre.
Toi, dont la grâce est le seul fard,
Toi, la seule Hébé que j'adore,
Je t'écris ces vers au hasard,
Et j'ai tant pris de ton nectar
Que la tête m'en tourne encore.
Joli minois, esprit charmant,
Babil qui plaît par sa finesse,

Dans toi, tout séduit, intéresse,
Tout décèle ce sentiment
Qui sert d'excuse à la foiblesse,
Et de nouveau piège à l'amant.
Eh! dis-moi donc ; l'Hébé qu'on cite
A-t-elle ces vives couleurs,
Ce teint qui fait pâlir les fleurs,
Qui les efface ou les imite?
A-t-elle ce port, ce maintien,
Ce front où la gaîté respire ;
Ces beaux yeux qui disent si bien
Ce que ton âme leur fait dire?
Cette taille aux légers contours ;
Et ce pied, délicat augure
Qui donne au désir la mesure
Du sanctuaire des amours?
A-t-elle enfin par excellence
Ces mouvemens si déliés,
Ces balancemens variés,
Et mesurés par la cadence ;
Ces bras flexibles, cette aisance,
Ces pas avec art mariés,
Et la souplesse de ta danse?
  Riante image du printemps,
Triomphe ; Hébé te rend les armes :
Tu l'emportes par les talens,
Et par le nombre de tes charmes,
Et par celui de tes amans.

Alcide adora l'immortelle ;
Et, si ma mémoire est fidèle,
On lit, aux fastes de Paphos,
Qu'il fêta tant de fois la belle
Que ce fut un de ses travaux.
Je n'ai point d'orgueil ridicule :
Je t'avouerai de bonne foi
Que je ne suis point un Hercule...
Mais je le deviendrois pour toi.

A M. DE CHAMFORT

AUTEUR D'UN *Éloge de La Fontaine.*

Quelque part que soit le bonhomme,
Dieu le sait, moi je n'en sais rien,
Je suis sûr qu'il te veut du bien,
Et qu'il sourit dès qu'on te nomme.
Le voilà ce cher paresseux,
Si négligé pendant sa vie,
Élevant son front radieux
Que couronne une académie !
On sait enfin l'apprécier !
Dans son portrait sa grâce éclate,
Et ta louange délicate
Rafraîchit encor son laurier.
Tu nous mets dans la confidence
De ses pacifiques humeurs,
Et nous découvres l'alliance
De ses talens avec ses mœurs.
Très finement tu nous exposes
Le mystère de ses écrits,
Et les fleurs que tu décomposes
Ne perdent point leur coloris.

Tu nous peins sa philosophie
Qui fut un instinct précieux;
Sa nonchalante bonhomie,
Un sens droit caché sous les jeux,
Une foule de mots heureux
Qui font rire jusqu'à l'envie;
Sa piquante naïveté,
Et sa *simplesse* et sa gaîté,
Et la bêtise du génie.
Du fond des immortels réduits,
A cette heure il te dit peut-être :
« Ma foi! je ne croyois pas être
Si grand homme que je le suis.
Quoi! là-haut encore on me cite,
Moi, très modeste fablier!
Vous venez de m'initier
Dans le secret de mon mérite.
Si c'est un piège qu'on me tend,
C'est avec plaisir que j'y donne.
Dans ce beau portrait qui m'étonne,
L'esprit se montre à chaque instant;
Et je crois, Dieu me le pardonne,
Que mes Renards n'en ont pas tant. »
Mais où va ma Muse infidèle
Que souvent je suis malgré moi?
Peintre charmant, ce n'est qu'à toi
De faire parler ton modèle.

A M. CLÉMENT

MON RÉVEIL

Ce matin, je suis pacifique;
L'air est serein, j'ai bien dormi;
Le calme d'un ciel embelli
A mon âme se communique.
Au printemps, je suis peu caustique,
Et j'aime mieux, dans ce mois-ci [1],
Ma maîtresse, la République,
Et mes rivaux, et mon ami.
Mon cœur fatigué se repose;
Il a besoin d'un sentiment :
Mais vous, mon cher monsieur Clément,
Tâchez donc d'aimer quelque chose...
Çà, causons ensemble un moment.
  Tenez, soyons vrais : moi, je pense
(Quoique exprès vous n'en disiez rien)
Que Voltaire pourroit fort bien
Être un auteur plein d'éloquence.
Brutus survit à trente hivers :

1. Le mois de mai.

Un tel argument persuade.
Même après avoir lu vos vers,
On goûte encor la *Henriade*.
Modérez-vous : car je suis prêt,
Pour peu que l'on me contrarie,
D'adorer *Agnès* en secret,
D'aimer *Zaïre* à la folie,
Et de soupçonner du génie
Dans vingt scènes de *Mahomet*.
Faut-il tout risquer et tout dire?
J'en suis confus : mais, entre nous,
Je trouve que l'auteur d'*Alzire*
Répand, même dans la satire,
Plus de grâce et de sel que vous.
J'ose plus, j'aime assez le style,
Un peu froid, mais bien cadencé,
De ce traducteur de Virgile,
Que, dans une prose incivile,
Vous avez durement tancé,
Contre l'esprit de l'Évangile;
Et moi-même, si malmené
Dans vos officieux libelles,
J'ai de temps en temps griffonné
D'assez plaisantes bagatelles.
Eh! croyez-moi, calmez vos sens :
Pensez-vous sortir des ténèbres
Par ces opuscules mordans?
Faut-il nuire aux pauvres vivans

Pour faire honneur aux morts célèbres?
Chaque Dieu mérite un autel :
Ayons l'esprit doux, l'âme bonne;
Buffon, sans déchirer personne,
Court grand risque d'être immortel.
Mais que fais-je? quelle folie?
Moi, par des conseils indiscrets,
Gêner la pente du génie!
Pardon, mon cher! je me soumets :
Votre étoile vous justifie.
Broyez du noir, lancez vos traits;
Goûtez les plaisirs de l'envie;
Versez le fiel sur les succès,
Et distinguez-vous désormais
Par ce doux emploi de la vie.
Pour nous, sachons le prix du temps;
Amis, accourez sur mes traces :
Sous les ombrages du printemps,
Buvons à la concorde, aux Grâces,
A la franchise, aux bons plaisans;
Dans des flots d'aï pétillans,
Noyons les souvenirs cuisans
De nos littéraires disgrâces.
Mêlons des palmes et des fleurs :
Je veux qu'on soit juste, qu'on s'aime,
Et que l'on pardonne aux sots même,
S'ils ne sont pas persécuteurs.

A M. LE CHEVALIER DE BERTIN

L'ORGIE

Vous qu'eût aimé Chaulieu,
Venez, mon jeune Horace;
A côté d'un grand feu
Nous boirons à la glace
Et médirons un peu :
C'est le droit du Parnasse.
Déjà le dieu du vin
De pampres vous enlace;
Vous êtes libertin,
Et l'ètes avec grâce;
Soyez roi du festin.
Apportez les tablettes
Où sont ces riens charmans
Et ces congés plaisans
Que donnent les coquettes
A leurs tendres amans.
De l'aimable infidèle
Qui vous tient dans ses fers,
Contez-nous les travers
Et la noirceur nouvelle.

Tous les fronts sont ouverts;
Le champagne ruisselle,
Il mousse, il étincelle,
Et ressemble à vos vers.
Sur la fin de l'orgie
Nous glisserons deux mots
De la philosophie,
Qui se moque des sots,
Et gaîment apprécie
Les plaisirs et les maux.
Mais j'entends que l'on crie :
« Quoi! ce fripon d'Amour
N'est point de la partie?
Sans lui, passer un jour!
La triste fantaisie! »
Un moment, s'il vous plaît,
Des yeux de la folie
Vous voyez son portrait;
Je le vois tel qu'il est,
Et je le congédie.
L'enchanteur, je parie,
Vous trompe à chaque instant...
Je me réconcilie,
S'il veut m'en faire autant.

A DÉLIE

Non, j'en conviens; non, ma Délie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Avec elle j'étois brouillé,
Et ta voix nous réconcilie.
Que ferois-tu d'un sot enfant
Qu'attache un rien, qu'un rien délie,
Volontaire, aveugle, inconstant,
Qui ne suit que sa fantaisie,
Ne vient jamais quand on l'attend,
Est toujours là quand il ennuie?
Je ne l'abhorrois qu'à moitié;
Mais voilà ma haine affermie;
Non, j'en conviens; non, ma Délie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Le monstre! il espéroit peut-être
Qu'il obtiendroit enfin tes vœux,
Et qu'un jour il seroit heureux
Par tes grâces, qu'il a fait naître.
On dit qu'il se flatte aisément;
Il a cru que ton doux sourire,
Si dangereux et si charmant,
Seroit l'appui de son empire

Dont il est déjà l'ornement.
Plein d'orgueil et de jalousie,
Il vouloit (que ne veut-il pas?)
Armer contre moi tes appas,
Et t'inspirer sa rêverie.
Fier de s'opposer à nos vœux,
Il vouloit, quelle perfidie!
Mettre tous ses traits dans tes yeux...
Où notre amitié le défie.
Mais l'ennemi n'y pourra rien.
A son gré de soi l'on dispose.
De beaux cheveux, un teint de rose,
Un regard, qu'on entend si bien!
Une taille noble et légère,
Un souris de Flore envié,
Un sein que le jaloux mystère
Ne montre jamais qu'à moitié,
L'art de désoler et de plaire,
L'augure enfin d'un joli pied;
Dieu, qui sait bien ce qu'il veut faire!
Fit tout cela... pour l'amitié.

A M. LE CHEVALIER DE BONNARD

De Tivoli le possesseur charmant,
Pour bien louer te légua ses finesses.
Que je les crains, les vers que tu m'adresses!
Ma vanité vient d'y croire un moment.
Mon front ceignoit la palme du génie
Que par tes mains le goût venoit m'offrir;
De tes chansons savourant l'harmonie,
Je me laissois doucement pervertir.
Mais je reviens à ma philosophie;
J'allois rêver; tu m'apprends à jouir;
Le vrai triomphe est dans la modestie,
Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.
Va, nous servons sous la même bannière.
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,
Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grave honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller tant bien que mal
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre général,

En cheveux blancs, professant l'art de plaire;
Il a vieilli sans maître et sans rival.
Franchit qui peut ce roc, où Mnémosyne
Brave la foudre à l'ombre du laurier!
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
Cueillons des fleurs au bas de la colline.
L'envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les ailes des vents;
L'automne est froid, c'est la saison du sage :
Les fous heureux sont tous dans leur printemps.
Je m'aperçois que le mien déménage,
Et je voudrois saisir, à son passage,
Son dernier myrte et ses derniers instans.
Il s'est enfui, le temps des deux maîtresses!
Sensible et douce, une me reste encor,
Et mon désir se borne à ses caresses :
Deux sont un bien; mais une est un trésor.

RACINE A M. DE VOLTAIRE

Sur les Commentaires de Corneille.

J'AI lu ton docte commentaire :
Car les heureux de ce pays
S'entretiennent de tes écrits,
Et par cœur savent leur Voltaire.
Mort d'enthousiasme à vingt ans,
Un de tes zélés partisans,
Qui t'adore et méprise Homère,
Depuis peu descendu céans,
Nous a prêté son exemplaire.
Que de lumières! que de sens!
Ton cœur est pur et sans envie :
Il a dicté tes jugemens.
Ce Farnabius qui m'ennuie,
Ce Scaliger, triste et fougueux,
Tous ces pédans volumineux,
Qui firent bâiller ma patrie,
En te lisant, on les oublie,
Et tu vas l'emporter sur eux.
Ici, rédacteur infaillible,
Pesant la pensée et les vers,

Tu prononces l'arrêt terrible
Qui va détromper l'univers;
Là, quittant, pour le persiflage,
Le ton froid d'un dissertateur,
Tu sais, grâce à ton goût volage,
Folâtrer avec ton lecteur.
Quel art! quelle heureuse magie!
Le Pinde est soumis à tes lois.
Tantôt, sur la lyre ennoblie,
Tu daignes célébrer les rois;
Tantôt résonne sous tes doigts
Le tambourin de la Folie.
Profond ou léger, à ton choix,
Tu composas des vers tragiques,
Érotiques, métaphysiques;
Tu fis de longs panégyriques
Et des satires quelquefois.
Par une influence secrète,
Tu fus historien, rhéteur,
Grand moraliste, grand poète,
Et te voilà commentateur.
Et puis citez votre Malherbe,
Admirateurs impertinens!
Exaltez le siècle superbe
Des Sarazins et des Racans,
Ou celui qui, plus vain encore,
D'un Boileau, d'un Chaulieu s'honore,
Et crut voir briller des talens

Dont il n'aperçut que l'aurore!
Le tien, qu'on cherche à déprimer,
Le tien, Voltaire, a l'avantage,
Et toi seul as su le former.
Heureux tous les sots de notre âge
Que tu voudras bien estimer!
Humblement je te remercie
D'avoir, avec tant de bonté,
Sur mon talent ressuscité
Abaissé l'œil de ton génie.
Tu fixes pour mon *Athalie*
L'incertaine postérité,
Qui va la placer à côté
De ton admirable *Olympie*,
Dont le bûcher est si vanté.
Avec plus de sévérité
Tu juges l'aîné des Corneilles.
Que deviennent tant de merveilles
Au creuset de la Vérité?
De l'Europe usurpant l'estime,
Le bonhomme, jusqu'à présent,
Sur parole étoit cru sublime.
Enfin, de son trône il descend.
Ce n'est plus qu'un triste plaisant,
Un déclamateur indécent,
Que jamais un beau feu n'anime,
Et qui manque le sentiment
Si bien exprimé dans *Zulime*.

Tu le poursuis à chaque mot,
Cet écrivain que l'on renomme,
Et veux prouver qu'il est un sot,
En disant qu'il est un grand homme.
  Mais ne crains rien de ses fureurs :
L'autre jour, sous un vert feuillage,
Mêlé de lauriers et de fleurs,
Corneille d'un tranquille ombrage
Goûtoit le frais et les douceurs.
J'osai lui lire ton ouvrage :
Il dit (ce calme m'étonna) :
« Voltaire est homme, il est injuste ;
Il conspire comme Cinna :
Je dois pardonner comme Auguste.

LES DEUX MOI

J'avois reçu de la nature
Un assez bon présent, un *Moi*,
Qui, sans fiel et sans imposture,
A ses amis gardoit sa foi,
Et qui voguoit à l'aventure,
Avec le seul plaisir pour loi,
Sous le pavillon d'Épicure.
Ce *Moi*, dans la fleur de ses ans,
A l'humeur libre et cavalière,
Au cœur vif, aux goûts inconstans,
Entre les Muses et Glycère,
Qui le grondoient de temps en temps,
Côtoyoit des écueils charmans,
Sur la route cherchoit à plaire,
Et, dans ses doux égaremens,
Du but ne s'embarrassoit guère.
Sans aucun projet, sans tourment,
Et sans richesse, et sans envie,
Il commençoit assez gaîment
Ce joli rêve de la vie,
Que tant d'autres font tristement.
D'une âme errante et fortunée

Il suivoit les rians travers,
Et demandoit parfois des vers
A sa Muse, aux jeux destinée,
Dont l'Amour répétoit les airs
Qui fâchoient un peu l'Hyménée :
Quand tout à coup un autre *Moi,*
Franc étourdi, soi-disant sage,
En public, sans savoir pourquoi,
S'en vint risquer son étalage.
De jour en jour il se perdoit,
En n'écoutant que ses caprices,
En inventant quelques malices,
Ou quelques tours qu'on lui rendoit.
Il expioit chaque saillie,
Et vit bientôt, dans ses gaîtés,
Sa frêle existence assaillie
De cent braves très irrités.
Voilà-t-il pas ce *Moi* caustique,
Enfant très mal morigéné,
Qui pour la guerre se croit né,
Et qui prend la chose au tragique?
Sur le Parnasse, il va courant,
Armé du stylet satirique ;
Et je ris en considérant
Ce que, dans son accès critique,
Ce chien de *Moi* belligérant
Fit souffrir au *Moi* pacifique.
Mais, à la fin, ce roi des fous

Est revenu de son délire :
Zelmis, il vous a vu sourire,
Et j'ai vu cesser son courroux.
Déjà viennent s'offrir à vous,
Soumis tous deux au même empire,
Les deux *Moi*, le vif et le doux :
Ils n'ont d'autre loi que la vôtre ;
Enchaînez l'un à vos genoux,
Et faites le bonheur de l'autre.

A ROSIRE

Chassé deux fois! c'est trop, friponne.
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne :
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la beauté :
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages ;
Nous autres sots soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus, que Dieu confonde!
Qu'on voit sans cesse autour de toi,
Frémir, tousser, faire la ronde,
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse ;
J'ai mon congé, c'est mon excuse.
D'autres iroient se lamentant,
Te reprochant tes injustices :

Pour moi, de tes jolis caprices
Je me console en plaisantant.
Dis-moi donc : qu'est-ce que demande
Ce vieux Bostangi des amours?
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours?
Donne-t-on des chaînes à Flore?
Elle éparpille sur ses pas
Les roses qui viennent d'éclore :
Un seul ne s'en couronne pas.
La jeune et brillante immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le désir l'appelle,
Et court souvent après Zéphyr,
Comme Zéphyr court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Rosire, toi fraîche et belle!
Ce décrépit, ce lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas,
Qui pour t'outrager se tourmente,
Ose unir l'hiver au printemps,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante?
Je crois voir ce cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui, de ses antres ténébreux,
Tout en boitant, vient à Cythère

Attrister les ris et les jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah! ramène enfin sur tes traces
Et la folie et l'agrément.
Allons, Rosire, au nom des Grâces,
Chasse-nous ce froid surveillant.
Qu'en veux-tu faire, je te prie?
Je sais bien qu'il est opulent:
Eh! n'es-tu point jeune et jolie?
C'est à peu près l'équivalent.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble et les feux;
Ta taille élégante et légère,
Ton œil fripon, le don de plaire
Qu'à la beauté l'Amour préfère,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses et nos désirs,
Crois-moi, voilà ton héritage;
Enrichis-toi par les plaisirs.

POÉSIES DIVERSES



A MES ENNEMIS

CAR TOUT LE MONDE EN A

Mes chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix ; j'y gagne, et vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime ;
Je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits ;
Je persiflerai quelquefois,
Dût-on encor m'en faire un crime :
Par son attrait chacun est emporté ;
D'ailleurs le persiflage est bon à ma santé,
Et me moquer des sots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
De tous vos tyrans littéraires ;
En vrai républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse ainsi que ses Tibères ;
Je serai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
Et tâcherai, mes chers confrères,
De vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce, traitons, c'est moi qui vous en prie ;

Persécutez-moi bien une fois pour toujours;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours;
Faites un seul faisceau des traits de la satire,
Et, de mon avenir embrassant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire;
Et puis rions, prospérez, j'y consens.
Pour moi, si j'en reviens, j'oublierai votre offense;
Ne craignez pas que j'use mes momens
A méditer une vengeance:
Je connois mieux l'emploi du temps.

LE CONGÉ

De quel poids on est soulagé,
Lorsque l'on perd une maîtresse!
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Tout m'amuse, rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir:
Laïs est jeune, elle est jolie;
C'est pour cela que je l'oublie:
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire

L'intéressante volupté;
Cet art de tromper, de séduire,
Si semblable à la vérité;
Et sa folie, et sa gaîté,
Et les grâces de son sourire!
Que je dédaigne, que je hais
Sa longue et belle chevelure,
Qui, voltigeant sur mille attraits,
Leur sert de voile ou de parure;
Son sein, qu'Amour sait embellir,
Qui frémit, s'élève ou s'abaisse
Au moindre souffle du désir,
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui le caresse;
Ses caprices, qui sont des lois;
Ce feu dont son œil étincelle,
Et les sons touchans de sa voix
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois!
Je la déteste, je l'abhorre;
Mais c'est trop m'en entretenir:
Car, à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

MES MŒURS

Oui, bien qu'au siècle dix-huitième,
J'ai des mœurs, j'ose m'en vanter;
Je sais chérir et respecter
La femme de l'ami qui m'aime;
Si sa fille a de la beauté,
C'est une rose que j'envie:
Mais la rose est en sûreté,
Quand l'amitié me la confie.
Après quelques foibles soupirs,
Je me fais une jouissance
Du sacrifice des désirs,
Et ne veux point que mes plaisirs
Coûtent des pleurs à l'innocence.
Mais il est des femmes de bien,
Femmes, qui plus est, d'importance,
Et, Dieu merci, sans conséquence,
Qui sont du célibat en France
Et la ressource et le soutien;
Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienséance:
De ces dames-là, j'en convien,

J'use ou j'abuse en conscience,
Sans jamais me reprocher rien ;
Le mari même m'en dispense.
Je sais trop bien ce qu'on leur doit
Pour me permettre aucun scrupule;
C'est une bague qui circule,
Et que chacun met à son doigt.

LES
SEPT DÉMONS DE MADELEINE

A Mademoiselle ***

POUR LE JOUR DE SA FÊTE

Ta patronne, en cessant de plaire,
Pleura, nous dit-on, ses péchés;
Démêlons ses motifs cachés :
Elle pleura de n'en pouvoir plus faire.
De sept démons Jésus la délivra;
Le fait est sûr : mais de ces démons-là
On n'a point éclairci l'histoire;
On n'en voit rien dans saint Grégoire ;

J'ai lu pourtant, si j'ai bonne mémoire,
Qu'ils sont depuis entrés à l'Opéra.
Jeune et charmante Madeleine,
De sept démons aussi tu suis les douces lois :
A leur tête d'abord s'avance Melpomène,
Qui tonne ou gémit par ta voix,
Et dépose à tes pieds le sceptre de la scène.
Arrive après cet aimable lutin,
Ce petit dieu qui fait le diable à quatre,
Qui joue entre tes bras, se cache dans ton sein,
Et sous tes lauriers vient s'ébattre.
L'inconstance le suit, des roses à la main;
C'est ce démon surtout qu'on préfère à ton âge :
Pourquoi non? La beauté doit être un peu volage,
Pour l'amour d'elle-même et celui du prochain.
Le quatrième est la coquetterie,
Non l'art cruel de tourmenter les cœurs,
Mais cet heureux secret, cette adroite magie,
Qui donne à des refus tout le prix des faveurs.
Près d'elle j'aperçois l'ingénieux caprice,
Qui veut et ne veut plus, rit et boude à la fois,
Fuit, revient, fuit encor, choisit, pleure son choix,
Et fait de mille amans le charme et le supplice.
Lui-même sur tes pas il conduit le désir;
Le caprice l'éteint, c'est lui qui le fait naître;
Et, pour fermer la marche, enfin je vois paroître
Le démon enchanteur qui préside au plaisir.
Dût ta vie éternelle être un peu hasardée,

Ne suis point ta patronne en ses derniers excès ;
De tes jolis démons sois toujours possédée ;
Et puissé-je avoir part aux péchés que tu fais !

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Licidas prit dans le bocage
Un bel oiseau sous des buissons,
Et crut retenir le volage
Par un simple lien de joncs.
« Que ta cage n'est-elle faite !
Lui disoit-il ; dès cet instant,
J'irois t'offrir à mon Annette,
Et l'Amour sait ce qui m'attend.
« Annette n'est point trop sévère ;
Ton ramage lui plaira tant
Que j'obtiendrai de la bergère
En échange un baiser comptant.
Qu'elle m'en donne un seul bien tendre ;
Annette doit me l'accorder :
Les autres, je saurai les prendre,
Si je n'ose les demander. »
Il dit, et, songeant à la cage,
Détache une branche d'osier,

Puis revient ardent à l'ouvrage,
Croyant tenir son prisonnier.
Mais, hélas ! il s'est fait passage ;
Du lien l'oiseau s'est enfui,
Et tous les baisers, quel dommage !
Se sont envolés avec lui.

BILLET A MADEMOISELLE ***

Qui me proposoit d'aller dans un désert passer un mois avec elle.

Un mois, dans un désert ! es-tu de bonne foi ?
Qui, toi, vive, aimable et légère,
Dans un désert, et surtout avec moi,
L'amant le moins champêtre et le moins solitaire !
On t'adore en ces lieux ; ils sont ornés par toi :
Doit-on abandonner les lieux où l'on sait plaire ?
Quelquefois, pour rêver, l'Amour quitte Cythère ;
Mais il faut, du moins je le croi,
Il faut toujours une cour à sa mère.
Va, laissons ce projet ; soyons de notre temps :
Ton front brillant des roses du bel âge,
Ton doux sourire, tes talens,

Sont-ils faits pour un ermitage?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses amans ;
On peut vouloir être volage;
Cela s'est vu de temps en temps :
Que devenir alors dans un antre sauvage?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux tristes cœurs, forcés d'être constans?
Suivons donc la route ordinaire ;
Souffrir mes vœux, et puis les rejeter,
Paroître, tour à tour, indulgente et sévère,
T'embellir, chaque jour, pour mieux me tourmenter,
Me désoler, à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant me quitter,
A la ville, en un mois, tout cela se peut faire.

PORTRAIT D'ISMÈNE

AMOUR, commence le tableau.
Qu'il sera beau, s'il est fidèle !
Voilà les couleurs, le pinceau,
Et dans mon cœur est le modèle.

L'ouvrage est digne de ta main ;
C'est à l'Amour à peindre Ismène.

Sur l'albâtre d'un front serein
Trace deux jolis arcs d'ébène.

Plus bas dessine un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour à tour, fier et touchant,
Défend le désir qu'il fait naître.

Peins le plus amoureux zéphyr
Semant de fleurs ses lèvres closes;
Mais, viennent-elles à s'ouvrir,
Peins des perles parmi les roses.

Avec art suspends ses cheveux,
Et tresse-les en diadème;
Laisse-les flotter si tu veux :
Ce désordre lui sied de même.

Pour m'offrir les brillans contours
De sa taille noble et légère,
Peins la plus agile bergère
Qui cherche ou qui fuit les Amours.

De son doux et tendre sourire
Exprime le charme secret :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.

Achève, arrondis ce beau sein,
Où tu cesses d'être volage.
Le pinceau tombe de ta main :
Arrête, et baise ton ouvrage.

TRADUCTION

D'UN DISTIQUE LATIN[1]

L'œil droit manque à Doris, et le gauche à Cidnus ;
Tous deux ont en partage une beauté céleste ;
A ta sœur, bel enfant, cède l'œil qui te reste :
Tu vas être l'Amour, elle sera Vénus.

---

1. Il est intéressant de rapprocher de cette traduction faite par Dorat le madrigal suivant de Mme de Sainctonge, qui fut à la mode vingt ans avant la naissance de l'auteur des *Baisers* :

Tu ne viens, bel enfant, que de paroître au jour,
Tu ne sais pas encor le prix de la lumière :
Fais présent de ton œil à ta charmante mère,
Elle sera Vénus, et tu seras l'Amour.

(*Poésies diverses de Madame de Sainctonge,* seconde édition. Tome Ier. — In-12. — A Dijon, chez Antoine de Fay, imprimeur des États, place du Palais, à la Bonne-Foi. M DCC XIV.)

A. P.

NARCISSE

IMITATION D'OVIDE

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive.
Là jamais les bergers ne menoient leurs troupeaux ;
Rien ne troubloit jamais le cristal de ses flots,
Et des chênes voisins l'ombre fraîche et sacrée
Aux rayons du soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chasse, en ce riant séjour,
Narcisse fatigué fuit la chaleur du jour ;
Mais, lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté,
Immobile et rêveur, il demeure enchanté :
Il se contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas ! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs,
Ces longs cheveux flottans dont il est idolâtre,
Ce col plus éclatant et plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur et ce tendre incarnat
Qui des lys de son teint anime encor l'éclat.
Se livrant par degrés au charme qui l'attire,

Il languit, il désire; et c'est lui qu'il désire.
Il est tout à la fois l'amant, l'objet aimé,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Leur donna-t-il en vain mille baisers avides?
Malheureux! il s'épuise en efforts superflus;
Il voudroit se saisir, et ne se trouve plus.
Il ne sait ce qu'il voit, mais ce qu'il voit l'enflamme,
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son âme.
Insensé! que fais-tu? quel objet te séduit?
Disparois, il n'est plus; fuis de ces lieux, il fuit.
Le sommeil ni la faim n'interrompt son ivresse:
Il ne sauroit quitter cette onde enchanteresse.
L'œil chargé de langueur, où brille encor l'espoir,
Il savoure à longs traits le plaisir de se voir,
Et, sur l'herbe étendu, se soulevant à peine,
Il adresse ces mots à la forêt prochaine:
« Solitude profonde, asile ténébreux,
Où tant d'amans discrets ont soupiré leurs feux,
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs secrets vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos sombres détours,
Avez-vous jamais vu d'aussi tristes amours?
Ce que j'aime se peint dans ces eaux trop fidèles;
Et ses charmes trompeurs sont fugitifs comme elles.
Qu'est-ce donc qui m'arrête, au moment d'être heureux?
Ce ne sont point des monts, des rochers sourcilleux,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare;

C'est l'eau d'une fontaine, hélas! qui nous sépare.
Lui-même à mes désirs bien loin de s'opposer,
Lorsqu'à ses flots émus je confie un baiser,
De ma bouche enflammée il approche sa bouche :
Le cruel! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de chose nuit au bonheur des amans!
O toi, qui que tu sois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu? par quel destin contraire
Ne puis-je te fléchir, t'attendrir et te plaire?
Ma jeunesse pour toi n'est-elle d'aucun prix?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je? j'entrevois un rayon d'espérance :
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorsque je tends les bras, je rencontre les tiens,
Et tes prompts mouvemens sont l'image des miens.
Tu ris lorsque je ris : sensible à mes alarmes,
Tu parois à mes pleurs mêler aussi tes larmes;
Tu rends geste pour geste, et même, en ce moment,
Si ce n'est pas encore un doux enchantement,
Tu sembles me parler, et, fidèle interprète,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répète.
Trop douce illusion! signes trompeurs, hélas!
Que je crois expliquer et que je n'entends pas!
Mais je n'en puis douter, j'adore mon image :
Quel amant dut jamais prétendre davantage!
Je possède, je suis l'objet de mon désir,
Et je n'en jouis point à force d'en jouir!
Puissé-je être à jamais séparé de moi-même!

Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime !
Quel vœu pour un amant ! Je cède à ma douleur ;
De mes jours malheureux l'Amour sèche la fleur.
Déjà la mort s'approche, et je suis insensible.
Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible. »

Il revient à la source, en prononçant ces mots,
Et trouble, par ses pleurs, la surface des eaux.
Son image à l'instant s'obscurcit et s'efface.
« Quoi ! tu me fuis, barbare ! ah ! demeure par grâce !
Dit-il ; ah ! laisse-moi jouir de mon erreur,
M'enivrer de moi-même et nourrir ma fureur.
Oses-tu m'envier cette cruelle joie ?
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie. »
Il frappe en ce moment, et déchire son sein ;
Les roses et les lys s'y confondent soudain.
Vers l'onde colorée où se peint ce ravage
Il se penche, et frémit en voyant son ouvrage.
Comme aux premiers rayons d'un jour pur et serein
S'exhalent dans les airs les parfums du matin,
Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire,
Tel Narcisse languit ; il succombe, il expire ;
Ce n'est plus ce pasteur, par Écho préféré.
Forces, couleurs, attraits, tout s'est évaporé.

La Nymphe cependant, par lui si malheureuse,
Imite encor les sons de sa voix douloureuse.
« Hélas ! » s'écrioit-il ; elle répète : « Hélas ! »

Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras,
Et, du fond de la grotte où gémit sa tendresse,
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adresse.
Elle n'entend plus rien. Narcisse inanimé
Sur le gazon épais tombe et meurt consumé.
Ses sœurs en gémissant préparent les guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funèbres offrandes;
Et déjà le bûcher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frère malheureux.
On cherche en vain son corps, on n'en voit plus la trace ;
Narcisse disparoît : une fleur le remplace !

LES GRACES

STANCES A ÉGLÉ

Les jeux abandonnoient ma lyre,
Et j'oubliois de la monter;
J'ai vu les Grâces te sourire :
L'Amour m'invite à les chanter.

De ce Dieu compagnes fidèles,
Élèves de la vérité,
Elles plaisent sans la beauté :
La beauté ne plaît pas sans elles.

En mille plis voluptueux,
Dans tes habits elles se jouent;
Églé, ce sont elles qui nouent
Les tresses de tes beaux cheveux.

Pour juger les trois immortelles,
L'Amour te nomme, heureux Pâris :
Tes yeux s'égarent éblouis,
Et n'osent pas choisir entre elles.

Junon vante sa majesté,
Minerve sa guerrière audace ;
Mais Vénus se tait avec grâce :
Le prix par elle est emporté.

La Déesse alors étoit nue ;
C'est le droit des Divinités :
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.

Loin cependant les vains apprêts ;
Suis le conseil de la nature :
Belle Églé, le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.

Le faste des ajustemens
Nuit à la grâce naturelle ;

C'est la Vénus de Praxitèle
Qu'on gâte à force d'ornemens.

Des fleurs qui naissent sur tes traces
Couronne-toi sans autres soins ;
Tout ce que l'art ajoute aux grâces
En est toujours une de moins.

Il en est... le Dieu du mystère
Se plait lui-même à les voiler ;
Amour, que je puisse en parler !
Je te promets bien de me taire !

HYMNE A LA BIENFAISANCE

Fille du Ciel, ô Bienfaisance !
La plus aimable des vertus,
Sans en excepter l'innocence ;
O toi que l'on ne connoît plus !
Puisse l'hymne que je t'adresse
Enflammer encor tes amans,
Des rois réveiller la mollesse,
Et la langueur des courtisans !

Repose-toi sur mon asile;
Ennoblis mon obscurité
Par l'heureux désir d'être utile,
Si le pouvoir m'en est ôté.
Que dis-je? au sein de la misère,
Un être plein de ta chaleur
Trouve toujours du bien à faire :
Tu mets ses trésors dans son cœur.

Périssent les âmes arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats et perfides!
Mais quel courroux vient m'animer?
Sont-ce là les vœux qui t'honorent?
Hélas! ces mortels odieux,
Douce Bienfaisance, ils t'ignorent :
Ils ne sont que trop malheureux!

Viens, enivre-moi de tes charmes,
O sentiment consolateur!
Tu mêles du plaisir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur;
Par toi, sans tumulte on sommeille;
Par toi, le réveil est serein;
Le bien que l'on a fait la veille
Fait le bonheur du lendemain.

LES REGRETS DE L'AMITIÉ

Il n'est plus, hélas! il n'est plus,
Ce Tibulle qui sut nous plaire
Par les talens joints aux vertus;
Ce rival qui devint mon frère!...
Il ne formera plus de sons,
Le chantre harmonieux et tendre
Dont tous les cygnes du Méandre
Auroient envié les chansons!
Obtenant à peine ce trône,
Rendu quelquefois aux succès,
Il vit s'étendre un noir cyprès
Sur les roses de sa couronne,
Et, plein d'un courage nouveau,
Quitta d'une main défaillante
La palme tardive et brillante
Qui n'a paré que son tombeau [1].
Dans cette orageuse carrière,
Où l'on n'est heureux qu'à demi,
Où la gloire même est amère,
J'ai perdu le cœur d'un ami.

---

1. Cette pièce a été faite pour M. Colardeau, qui mourut quelques jours après avoir été nommé de l'Académie françoise.

Depuis nos plus tendres années,
L'accord des goûts, des sentimens,
Les injustices déchaînées,
Tout, jusqu'aux ligues des méchans,
Avoit uni nos destinées ;
J'allois déposer mon ennui
Au fond de son âme paisible,
Et, moins agité près de lui,
Je n'en étois que plus sensible.
Toi qui ne peux être oublié,
Toi qui vivras dans ma mémoire,
Tu vécus assez pour ta gloire,
Mais pas assez pour l'amitié.

PORTRAIT DE VOLTAIRE

Raphaël pour le trait [1], Rubens par la couleur,
De la prose et des vers possédant la magie,
Écrivain très sensible, ou très malin railleur,
Dans le vaste champ du génie,
De chaque genre il a cueilli la fleur.

---

1. La pureté du trait et la correction du dessin sont les caractères distinctifs de Raphaël.

Le rire est son secret; son arme est la saillie.
Que de fois dans ces *riens* dont il est créateur,
Déguisant la raison sous l'air de la folie,
Sans en prendre le ton, il fut législateur!
Sachant tout embrasser, sans peine il associe
Le compas de Newton aux pompons d'Émilie;
Même après La Fontaine, il est joyeux conteur;
Même après l'Arioste, il charma l'Italie.
Il s'élève, descend, gaîment se multiplie :
Plein de grâce ou de nerf, de souplesse ou d'ardeur.
Il plane en aigle, en serpent se replie,
Au Plaute des François laisse la profondeur,
Et va d'un fard brillant enluminer Thalie.
Plus piquant que fidèle, agréable et trompeur,
Par ses jolis romans l'histoire est embellie :
Bien loin de se montrer scrupuleux narrateur
Des sottises qu'il apprécie,
Toujours en philosophe il ment à son lecteur,
Qu'avec la vérité si souvent on ennuie;
Et, rival des anciens autant qu'imitateur,
Dans l'épopée ou dans la tragédie,
Ornant ce qu'il dérobe, il est presque inventeur.

A MESSIEURS DE ***

LE JOUR DES ROIS

Rois ou non, vous serez heureux,
Puisque vous serez chez Silvie.
Le plaisir se peint dans ses yeux,
Et c'est le plaisir que j'envie.
Si, dans le hasard du festin,
La fève échappe à cette belle,
Je vois d'ici le souverain
Réparer les torts du destin
Et gaîment abdiquer pour elle.
Parmi les couronnes du jour
Elle est sûre d'en avoir une,
Et les larcins de la Fortune
Lui seront rendus par l'Amour.

LE PORTRAIT RECONNU

Dans un des bosquets de sa mère,
L'aîné des Amours rassembla
Tous les bons devins de Cythère :
Que de fripons se trouvoient là !
« Psyché, dit-il, m'avoit su plaire :
Une autre me tient sous ses lois,
Par le portrait que j'en vais faire,
Devinez l'objet de mon choix.
A la fraîcheur de la jeunesse
Son front unit la majesté ;
Sa beauté ravit, intéresse ;
Sa grâce ajoute à sa beauté ;
Dans ses yeux l'esprit étincelle ;
Rien n'est si doux que ses accens,
Et sa bouche est la fleur nouvelle
Éclose au souffle du printemps. »
A ces mots, on cause, on murmure :
Sur qui son choix est-il tombé?
Chacun devine à l'aventure :
L'un nomme Flore, et l'autre Hébé.
« J'y pensois, dit avec finesse,
Le plus malin des petits dieux ;

Quand l'Amour veut une maîtresse,
Il doit la chercher dans les cieux.
— Que fait l'immortel diadème?
Reprit son frère avec ardeur;
La nymphe charmante que j'aime
Vaut cent déesses pour mon cœur.
On la verroit simple bergère
Régner encor par les attraits;
Son empire, c'est l'art de plaire :
Elle aura toujours des sujets.
L'Hymen lui tresse une couronne;
Les Plaisirs portent ses couleurs;
Jouant sur les degrés du trône,
L'essaim des Ris qui l'environne
Lui présente un sceptre de fleurs. »
Tout à coup, plein d'impatience,
Le chœur des Amours s'écria :
« Eh! c'est la nymphe de la France :
Nous connoissions ce portrait-là. »

A M. MARILLIER

Qui dessinoit les estampes des Fables de l'auteur.

Vivent d'habiles interprètes!
Je m'affligeois; tu viens me consoler:
Mes bêtes me sembloient muettes,
Et ton crayon les fait parler.
Quels ingénieux artifices!
Que de traits délicats sous tes doigts sont éclos!
Émule des Cochins, rival des Gravelots,
Je t'ai fourni quelques esquisses;
Tu les transformes en tableaux.
Grâces à toi, mes moutons m'attendrissent;
Je prends en haine mes hiboux;
Mes singes, mes renards, mes rats, me divertissent,
Et j'ai presque peur de mes loups.
Grand merci de cette imposture!
L'ouvrage te doit tout son fard :
Mes animaux n'étoient qu'enfans de l'art,
Et tu les rends à la nature.
Cueille la palme des talens;
Parmi les noms fameux que l'avenir te cite,
La Fontaine est mort pour longtemps;
Mais Oudry dans toi ressuscite.

L'INGRAT

OU

L'ARCHONTE ET LE VIEIL ATHÉNIEN

CONTE IMITÉ DE MARTIAL

Dans un ancien conteur, qui passoit pour un sage,
J'ai lu qu'un vieil Athénien,
Avec certain archonte, esprit dur et sauvage,
Eut autrefois cet entretien:
« Ariste, m'a-t-on dit, t'a prouvé sa tendresse;
Son indulgente main guida tes premiers ans,
Et sans doute son nom est cher à ta jeunesse;
Les bienfaits sont des nœuds que serre encor le temps.
Sois heureux, mais sois bon; des services d'Ariste
Garde un souvenir éternel.
— Qui! moi! m'en préserve le Ciel!
Pour qui donc me prends-tu, mon pauvre moraliste?
Je le hais, Dieu merci! — Tu le hais, lui, cruel!
— Lui-même. — Ah! Dieu, l'ingrat! — L'ingratitude est [bonne :
De très honnêtes gens s'en sont très bien trouvés.
— Les propos? — Eh! qu'importe à qui les a bravés?

— Les lois? — Ce vieux mot-là ne fait peur à personne.
—Les faits?—Je les nierai.—Tes discours?—Étoient feints.
— Tes promesses? — Du vent. — Tes beaux dehors? —
[Grimace.
— Rien ne peut te dompter? — J'ai rompu tous les freins.
— Tu seras accablé! — J'en aurai plus d'audace.
— Monstre! et ta conscience? — Elle est en plein sommeil.
— Il se peut que ton cœur échappe à ses supplices?
— Je l'endors à force de vices.
— Ah! malheureux! crains l'horreur du réveil. »

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

Entre les palmes de Mahon,
Pour vous seul reverdit encore
La couronne d'Anacréon;
Et, sans vieillir comme Tithon,
Vous fêtez bien plus d'une aurore.
Votre automne est un long printemps;
Vous cueillez à tous les instans
Les fleurs du matin de la vie,
Et l'Amour amuse le Temps

Pour qu'à jamais il vous oublie.
Ah ! conservez ces goûts charmans,
Cette aimable philosophie,
Cette fleur de galanterie
Qui vaut bien les beaux sentimens
De la gothique bergerie ;
Rendez Ovide à ma patrie,
Et laissez un code aux amans ;
Désolez, enchantez nos belles ;
Et puissiez-vous, grondé par elles,
Entendre encore après cent ans
Tout ce qu'on dit aux infidèles !

L'IRRÉSOLUTION

C'EN est fait ! allons, je me rends ;
Zélis aura la préférence.
Oui, j'aime ses grands yeux mourans,
Et sa naïve négligence.
Que ses regards sont éloquens !
Ils donnent de l'âme au silence,
Et Glycère, et ses dix-sept ans,
Ne sont plus rien dans la balance...
Mais la friponne, quand j'y pense,

A des attraits bien séduisans!
Quel babil! quelle extravagance!
Comme elle rit de ses sermens!
Zélis est belle, Zélis pense,
Et cela doit intéresser.
Glycère a plus : sa pétulance
Jamais ne l'expose à penser.
Cependant, je ne puis le taire,
Zélis sourit bien tendrement!
Mais l'autre, hélas! me désespère.
Et me désole si gaîment!
Je lui sais gré de ma colère,
Et peut-être de mon tourment.
Il faut donc adorer Glycère!...
Mais Zélis a tant de vertus!...
Mais l'autre a de si jolis vices!...
L'une a des charmes ingénus,
L'autre plaît par ses artifices.
Zélis, exempte d'injustices,
A l'esprit égal et constant...
Glycère change à chaque instant :
N'est-ce donc rien que des caprices?
Ah! c'est trop : Zélis a des mœurs,
Et je dois tout quitter pour elle;
Mais, plus maligne que cruelle,
Glycère affecte des rigueurs...
Cela distrait un cœur fidèle.
Dans la crise de ces combats,

Que résoudre enfin, et que faire ?
Oui, oui, pour sortir d'embarras,
Commençons par avoir Glycère.
Et toi, Zélis, que je préfère,
Contre moi ne va point t'armer :
Je me dépêche de lui plaire,
Pour ne plus songer qu'à t'aimer.

THÉMIRE

J'ai vu Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville elle y sait plaire.
Thémire écoutoit mes accens,
Amour, Thémire étoit bergère !
Elle étoit belle sans apprêts ;
Les lieux où brillent ses attraits
Sont toujours ceux que je préfère.

Sous un bosquet, sous des lambris,
De triompher elle est bien sûre ;
Les cheveux chargés de rubis,
Le front couronné de verdure.
Près d'elle tout paroît charmant ;
De tout elle fait l'ornement,
Et rien ne lui sert de parure.

Si l'art quelquefois la séduit
Dans le séjour de l'imposture,
Bientôt le sentiment l'instruit
Et la ramène à la nature :
Oui, c'est une onde que les vents
Troublent pendant quelques momens,
Mais dont la source est toujours pure.

LES VENDANGES DE VÉNUS

Dans l'île de Cythère
Vénus a son pressoir,
Que d'une main légère
Les plaisirs font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux
Que verse la jeunesse
A la table des Dieux.

Cuve où l'on est à l'aise
Plaît le mieux à Bacchus;
Ce goût, ne lui déplaise,
Siéroit mal à Vénus :

Le plus petit espace
Renferme mille appas;
Le vin tient de la place,
Le plaisir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégresse,
Comme on voit le glaneur
Grappiller ce que laisse
Le fer du vendangeur,
Armé d'une faucille,
Dans Cythère, à son tour,
Le pauvre Hymen grappille
Les restes de l'Amour.

Ennemi du mystère,
Bacchus cherche un séjour
Que le soleil éclaire,
Et vendange le jour :
Vénus aime le sombre
Du plus secret réduit;
Elle se plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

LA FUITE INUTILE

L'AUTRE jour j'aperçus Lisette,
Triste et déjà loin du hameau,
Avec panetière et houlette,
Mais sans son chien ni son troupeau.
Je lui dis : « Où vas-tu, la belle,
Avec l'air de te désoler?
— Je fuis l'Amour, me répond-elle,
Et si loin qu'il n'y puisse aller.

— Ton erreur, lui dis-je, est extrême :
Un vain dépit te fait la loi;
Ton cœur te suit; si ton cœur aime,
L'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos pastourelles,
Si tu n'as pas d'autres secours :
Le Dieu que tu fuis a des ailes;
Il te rattraperoit toujours. »





TABLE

FABLES

ÉPITRES

POÉSIES DIVERSES



Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

M DCCC LXXXVIII

PQ
1981
D35A6
1888

Dorat, Claude Joseph
Oeuvres choisies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

